

CONCOURS DE NOUVELLES 2019

SAINT-MALO **Étonnants**
Voyageurs
FESTIVAL INTERNATIONAL DU LIVRE & DU FILM

Recueil de nouvelles
de jeunes de 11 à 18 ans

Prendre son élan
avec Valérie Zenatti



Prendre son élan

CONCOURS DE NOUVELLES 2019

Prendre son élan

avec Valérie Zenatti

SAINT-MALO **Étonnants**
Voyageurs

Les nouvelles de cet ouvrage ont été sélectionnées par un jury présidé par **Valérie Zenatti** et composé de **Yahia Belaskri**, écrivain, **Adélaïde Klein**, éditrice chez Gallimard Jeunesse, **Laurence Muguet**, journaliste à *Géo Ado*, **Sonia Bernard-Tosser**, conseillère académique au rectorat de Rennes, **Emmanuel Delloye**, membre du conseil d'administration de l'association Étonnants Voyageurs, **Corinne Olaondo**, administratrice nationale de la MGEN (chargée de la région Bretagne), **Marion Hervé**, coordinatrice du concours de nouvelles et responsable des actions jeunesse au sein de l'association Étonnants Voyageurs, et son assistante **Juliette Thomas**.

PALMARÈS NATIONAL DU JURY 2019

PREMIER PRIX

À la folie

Par Coline Journet

Élève de 2^{de}, collège Sainte-Marie

Académie de Martinique

Page 21

DEUXIÈME PRIX

La dernière coulée

Par Lola Lassablière Aklil

Élève de 4^e, collège Saint-Ambroise

Académie de Paris

Page 27

TROISIÈME PRIX

6 225 kilomètres

Par Anna Marcellin

Élève de 5^e, collège Raymond Guélen

Académie de Grenoble

Page 33

Préface de Valérie Zenatti

Je ne sais pas s'il existe de bons conseils pour écrire, comme j'ignore s'il existe de bons conseils pour vivre, je crois profondément que chacun doit chercher et trouver sa voie (et sa voix). Mais je peux dire que l'élan me semble être quelque chose de très important, pour vivre comme pour écrire. Prendre son élan, c'est un moment où l'on rassemble ses forces, on retient son souffle et, déjà dans cet instant, quelque chose du futur est contenu, et il ne demande qu'à se déployer.

Je dis souvent que si j'écris aussi pour les enfants et les adolescents, c'est parce que c'est un âge où l'on prend son élan, chargé de doutes et de rêves, de craintes et d'espoirs.

L'élan, c'est un moment d'audace, d'imagination, d'inconscience. C'est ce qui doit permettre au corps de courir, à des phrases de s'épanouir. C'est un moment où l'on doit se faire confiance, et oser se surprendre. Si vous êtes les premiers à être surpris par ce que vous avez écrit, le pari de l'écriture est gagné.

Les candidats au concours se sont vu proposer deux sujets, deux incipit écrits par Valérie Zenatti. Ils devaient alors proposer une suite cohérente et originale, sous la forme d'une nouvelle de deux à quatre pages.

Incipit 1

Proposé aux candidats par Valérie Zenatti

Le froid me piquait la peau, c'était peut-être lui qui me mettait les larmes aux yeux, ou alors c'était le grand soleil, quelque chose de vif et d'éblouissant en tout cas, qui venait chercher quelques larmes au fond de moi, je jure pourtant que je n'étais pas triste, vraiment, ce serait trop simple de dire que les larmes ne concernent que les gens tristes, mais le geste que j'ai fait pour essuyer les larmes du revers de ma main glacée (parce que je ne mets jamais de gants, je crois que j'aime voir mes doigts rougis par le froid, ça fait des mains plus fragiles, plus vivantes), ce geste-là, donc, je m'en souviens, m'a fait du bien, c'était un geste qui avait en lui de la force, un geste qui me donnait à la fois de la rage et du courage, alors j'ai sorti mon téléphone de ma poche et j'ai enfin osé composer le numéro que je connaissais par cœur, depuis un an exactement.

Incipit 2

Proposé aux candidats par Valérie Zenatti

Il est en train de faire la vaisselle et moi, j'observe son dos, je me dis, c'est fou quand même, on passe une vie entière sans jamais se voir de dos, je me dis aussi qu'il a un peu plus de cheveux gris sur la nuque, c'est drôle les cheveux gris, comment ça apparaît ? Un à un, la nuit ? Est-ce que je verrais une différence si je regardais sa tête chaque matin ? Bon, je sais que c'est toujours comme ça, je me fais plein de réflexions et me pose plein de questions en général, mais quand il faut parler et aller droit au but, je m'en pose au moins cent fois plus, c'est un peu comme les balais dans *L'apprenti sorcier* : multiplication sur multiplication au carré, et tutti quanti. Ça, c'est une expression de ma grand-mère qui me fait beaucoup rire et qui, je ne sais pas pourquoi, me fait penser à des fruits confits. Voilà, ça repart, je pense à tout sauf à ce que je dois dire, je m'égare.

Il doit avoir des antennes parce qu'il se tourne vers moi soudain, les mains pleines de mousse, arrêtant quelques secondes de frotter une marmite.

- Toi, tu as quelque chose à me dire.
- J'ai eu 13 en japonais.
- C'est bien !
- Oui, si on veut.
- Mais ce n'est pas ça que tu voulais me dire.
- Si, enfin, non.

J'ai regardé mes chaussures, puis un carreau de carrelage sur lequel il y avait une petite tache de sauce tomate, puis les chaussures de mon père, puis la chemise de mon père, sans aller jusqu'aux yeux, c'était plus simple de ne pas regarder ses yeux et j'ai dit :

Les lauréats nationaux

Les nouvelles qui suivent sont les trois lauréates nationales du concours.

Invitées au festival **Saint-Malo Étonnants Voyageurs** du 8 au 10 juin 2019, leurs autrices ont pu rencontrer Valérie Zenatti et les membres du jury national. Elles ont ainsi pu bénéficier de conseils avisés du jury pour améliorer leurs textes. Les nouvelles que vous allez lire sont le fruit de ce travail.

PREMIER PRIX

À la folie

J'ai regardé mes chaussures, puis un carreau de carrelage sur lequel il y avait une petite tache de sauce tomate, puis les chaussures de mon père, puis la chemise de mon père, sans aller jusqu'aux yeux, c'était plus simple de ne pas regarder ses yeux et j'ai dit :

– Tu sais quel jour nous sommes aujourd'hui, papa ?

Il a tourné la tête, un peu surpris, avec des yeux arrondis, son regard a balayé rapidement la pièce puis il a repris son aplomb, a ouvert le four et m'a dit avec un large sourire :

– Le jour des lasagnes, ma chérie ! C'est bien ça ?

Il était content d'avoir deviné. Il a refermé le four et il est retourné vers l'évier en faisant un petit pas dansé.

Je l'ai regardé avec un pincement au cœur et j'ai seulement trouvé à dire :

– Oui, c'est bien cela, papa.

J'ai mis la table qui paraissait résolument vide avec les deux assiettes qui trônaient seules depuis le départ de ma mère l'an dernier. J'ai balayé d'un mouvement de tête mes pensées et j'ai allumé une bougie pour donner un peu de chaleur à notre repas.

Mon père a retiré son tablier de cuisine qu'il met tout le temps pour faire la vaisselle. J'ai apporté le plat

de lasagnes fumant et mon père a lâché son « *Buon appetito* » chantant et habituel.

Mon cœur n'y était pas mais j'avais besoin de me changer les idées, d'être ailleurs pour un moment, de m'amuser comme tous les adolescents. J'en avais le droit moi aussi après tout. Je me suis lancée :

– Papa, des amis m'ont invitée à un concert de rock ce soir.

– Un concert, quelle bonne idée ! Nous y allons à quelle heure ?

– Non, papa, j'y vais avec mes amis.

– Je plaisante ma chérie, mais je croyais que nous allions passer la soirée ensemble, j'aime bien quand nous sommes tous les deux.

– Moi aussi papa, mais pour une fois...

Et j'ai fait mon petit sourire auquel il ne peut jamais résister.

– Bien sûr ! Sors, ma chérie, de toute façon, il n'y avait rien de spécial ce soir.

J'ai ravalé ma salive et j'ai soupiré un merci à peine audible. Puis je me suis levée, j'ai débarrassé la table, j'ai fait la vaisselle, j'ai tout rangé pendant que mon père faisait des allées et venues autour de moi. Je culpabilisais de le laisser ce soir-là, alors j'ai préparé son journal et son dernier roman, j'ai allumé la télévision pour qu'il ne s'ennuie pas et j'ai posé la télécommande à côté d'une tisane apaisante à la camomille. Je n'ai pas oublié d'écrire sur le tableau noir. J'ai placé également son téléphone portable sur la table du salon et un plaid plié sur le canapé, car je savais qu'il allait m'attendre pour aller se coucher. Et la soirée risquait d'être longue. Il a observé mes allers-retours et m'a souri. Je savais qu'il aimait quand je prenais soin de lui. Il s'est assis devant la télévision et s'est installé confortablement. J'ai enfilé une veste bien chaude et une écharpe que j'ai

enroulée plusieurs fois autour de mon cou puis un bonnet de laine que j'ai enfoncé jusqu'à mes oreilles. Le bruit de la fermeture Éclair de mes bottes lui a fait tourner la tête.

– J'en ai de la chance d'avoir une fille comme toi, tu sais, *mia cara*.

– Et moi, un papa comme toi, dis-je en faisant un petit signe de tête et notre clin d'œil complice

Je me suis approchée de lui pour l'embrasser une dernière fois. J'ai respiré son parfum boisé mélangé à l'odeur persistante des lasagnes. J'ai fermé les yeux et ont ressurgi alors tous mes souvenirs d'Italie, ma grand-mère, la mère de mon père, la famille heureuse, les rires, le soleil brûlant, les cyprès rangés en ligne comme les Dalton, près de la ferme, le goût fruité de l'huile d'olive, ma mère et mon père main dans la main. Il m'a regardée et il a fixé ses yeux dans les miens en caressant et en tenant mon visage.

– Je t'aime à la folie.

Puis il s'est retourné vers le téléviseur et s'est mis à rire.

Je l'ai observé un dernier instant, assis là ne faisant plus attention à moi, riant aux éclats. Ses cheveux ébouriffés étaient un peu trop longs, un bouton de sa chemise dépassait et laissait deviner qu'elle avait été mise avec inattention, un lacet de chaussure était défait...

– À demain papa, me dis-je intérieurement.

Je ne sors que rarement mais ce soir-là c'était ma bouffée d'air vitale. J'ai poussé fortement la porte lourde de l'immeuble et j'ai mis un pied dehors. Le froid m'a prise au visage et m'a fait reculer. J'ai remonté mon écharpe sur mon nez et j'ai pris mon courage à deux mains pour affronter la brise glacée. Après un été indien délicieux, le mois de novembre était en avance sur l'hiver. J'ai marché

d'un pas rapide vers la première bouche de métro et j'ai ressenti la chaleur m'envahir et réchauffer mes doigts glacés sous mes gants. J'aime sentir la foule qui se déplace autour de moi. Je me suis faufilée entre les passants qui marchaient d'un pas pressé, couraient ou discutaient sur un bout de quai. Je suis montée dans le premier wagon du métro qui a filé aussitôt. J'aime observer les gens et imaginer leur vie. Sont-ils heureux ou malheureux ? Une chose est sûre, ils vivent ! La vie est là, dehors, et pas à la maison. Et ce soir, j'avais envie de vivre. La station Oberkampf est apparue à travers la vitre. J'ai ouvert les portes du métro et, en haut des marches, mes amis m'attendaient. Ils se sont mis à crier et à taper dans leurs mains puis ils se sont jetés sur moi, me faisant presque tomber à la renverse. Leurs étreintes étaient chaleureuses et revigorantes à la fois. Leur joie était contagieuse. Ils ont sorti une banderole, de leur sac, qu'ils avaient préparée pour l'occasion. Au feutre et en lettres multicolores était inscrit « Joyeux anniversaire Léna ! 20 ans ! » Mes yeux se sont mis à briller, car ils n'arrivaient plus à contenir mes larmes. La vie était ainsi un doux mélange de joie et de tristesse.

– Ne pleure pas, Léna ! À 20 ans, on ne pleure pas ! On fait la fête ! Crois-moi, ce soir va être mémorable, on va en profiter !

Nous sommes allés prendre un verre à la terrasse d'un café avant d'aller au concert. Sur un gâteau improvisé, j'ai soufflé mes bougies et tout le monde a chanté atrocement faux, ce qui m'a fait beaucoup rire. Je regardais mes amis et je souhaitais vivre encore beaucoup de soirées comme celles-ci auprès d'eux, des moments d'insouciance. Nous inventions aussi notre avenir tous ensemble, nous débordions d'idées.

Puis, nous nous sommes dirigés vers la salle de spectacle. Il y avait énormément de monde et l'atmosphère était très festive et, malgré une pensée pour mon père, assis sur son canapé, qui allait devoir m'attendre un peu plus longtemps que prévu, j'avais envie de vivre pleinement ma soirée d'anniversaire. Nous sommes rentrés dans la salle de concert tous ensemble, le sourire aux lèvres. La musique a commencé à résonner.

Marco s'est réveillé en sursaut. Il n'a pas encore bu sa tisane, qui est froide maintenant. Alors il s'est levé pour la réchauffer puis il a ouvert machinalement le réfrigérateur. Un joli gâteau coloré avec vingt bougies dessus se présentait devant lui. Il a coupé une part, qu'il a aussitôt avalée, puis il est retourné dans le salon. Il était fatigué, alors il s'est allongé en tirant le plaid à lui et il s'est endormi paisiblement devant un documentaire animalier.

Le lendemain matin, le dos un peu douloureux après une nuit sur le canapé, Marco s'est réveillé l'esprit embué. Il a tenté en vain de se préparer un café mais il s'est retrouvé devant la cafetière sans savoir comment la faire fonctionner. Il s'est alors décidé pour un thé mais impossible de trouver où il était rangé. Les choses sont un peu confuses ces derniers temps pour Marco, alors Léna écrit pour lui sur le tableau noir. Il a découvert le message qu'elle lui a écrit la veille : « Attends-moi, je reviens pour le petit déjeuner ».

Donc, il doit attendre Léna, maintenant il s'en souvient. Il retourne alors s'asseoir sur le canapé et allume la télévision. Quelque chose de grave semble s'être passé. Au Bataclan, hier soir, des anges ont été assassinés. Marco regarde distraitement les informations puis il éteint la télévision.

Il se lève brusquement, se dirige vers la cuisine et enfle son tablier. Il sort des assiettes du placard et se met alors à faire la vaisselle.

Coline Journet

*Élève de 2^{de}, collègue
Sainte-Marie de Fort-de-France
Académie de Martinique*

DEUXIÈME PRIX

La dernière coulée

... alors j'ai sorti mon téléphone de ma poche et j'ai enfin osé composer le numéro que je connaissais par cœur, depuis un an exactement.

J'ai posé mon index au bas de l'écran, sur la touche 0, et j'ai été surprise, car le verre était chaud. Il faisait froid sur l'avenue Gambetta, d'autant qu'un immeuble gris masquait le soleil. J'ai hésité avant de composer le deuxième chiffre. Le pire moment en compèt, c'est quand tu poses le deuxième pied sur le carrelage du plongeoir, quelques secondes avant de te jeter. Pas quand tu vois que tu te fais distancer ou que tu comprends que tu vas perdre, non. C'est juste avant de plonger, avant de sauter, avant de te faire engloûtir par les eaux calmes, trop calmes d'ailleurs, du bassin. Ces quelques instants avant le coup d'envoi, quand tu sais que ton pied peut glisser, que tu peux rater ton départ, partir une fraction de seconde trop tôt, ou trop tard.

J'ai appuyé sur le 6.

Deux chiffres noirs s'inscrivaient maintenant sur mon écran.

Je l'ai fait pour elle. On se connaissait depuis nos 6 ans. « Nous deux contre le reste du monde », c'est ce qu'elle disait, ma copine Isaure. Elle avait emménagé dans mon quartier pendant les vacances d'été. Quand je passais devant sa maison (toujours à vélo, car j'adorais faire du vélo à l'époque, ce système me fascinait, car mes jambes transmettaient de l'énergie aux roues qui faisaient avancer mon mini-véhicule et plus je pédalais, plus il y avait de l'énergie dans ma bicyclette et je pensais qu'un jour, en allant suffisamment vite, je finirais par m'envoler)... Donc, en passant devant chez elle, j'entendais ses parents se disputer très fort. Un après-midi d'août, j'ai aperçu Isaure qui pleurait dans mon coin secret, derrière le gros rocher au bord du ruisseau du parc des Buttes-Chaumont. Un peu gênée de l'observer alors qu'elle ne savait pas que j'étais là, je lui ai dit :

– T'aimes les bonbons au citron ? Tiens, j'en ai un. Je m'appelle Maya, et toi ?

– Isaure... m'a-t-elle répondu en reniflant, tout en déshabillant le bonbon.

J'arrivais au bout de l'avenue Gambetta quand j'ai composé la suite du numéro. La bretelle droite de mon sac à dos s'était desserrée, alors que celle de gauche était bien ajustée. C'est ce qu'il se passe quand on a l'habitude de le porter sur une seule épaule pour aller au lycée. Mais, ce matin-là, je le portais sur les deux épaules, car il était plein, mais je n'avais ni livres ni cahiers sur le dos.

26. C'était il y a un an pile, le 26 janvier 2018. Isaure a disparu le jour de mes 17 ans. Je l'avais attendue dans mon jardin dans le froid et la neige, laissant les autres invités à l'intérieur. J'espérais la voir apparaître, mais au fond de moi je savais que quelque chose clochait,

Isaure n'aurait jamais raté un de mes anniversaires et son téléphone était éteint. Une demi-heure après la fin de la fête, ma maison était vide et sale lorsque le père d'Isaure m'a téléphoné. Je me suis laissée tomber par terre en grattant distraitement les oreilles de Milou, mon chien. Des verres en plastique traînaient au sol, les guirlandes s'étaient décrochées, on ne voyait plus grand-chose, car la lumière du jour disparaissait. Je n'avais même pas la force de manger un bonbon au citron. « Pathétique, dirait Isaure. On a toujours de la force pour des bonbons au citron... Ou alors, c'est vraiment très grave. »

La sonnerie du tram du boulevard Mortier m'a fait sursauter alors que j'étais absorbée par mon écran de téléphone. En voyant la symétrie des rails bien droits, je me suis dit qu'Isaure avait volontairement fait dérailler son train. J'ai composé les deux chiffres suivants.

03, comme les *trois* policiers qui sont venus m'interroger cette nuit-là, un an plus tôt. Ils ont vite compris que je ne savais rien. Compris aussi que je ne lâcherais pas l'affaire, que je ne resterais pas sans rien faire. J'ai entendu des mots comme « billet d'avion, aller simple, Turquie, mariage, Syrie ». Ça ne pouvait pas être Isaure, ma meilleure amie, celle qui était Charlie. Pas celle qui écrivait sur son sac « *Fuck the patriarchy* ». L'un des policiers n'avait pas d'uniforme, il était à l'écart, ne parlait pas et regardait, l'air de rien, mes livres, mes affaires, mes affiches accrochées au mur. Quand il a reconnu Isaure et moi enlacées sur une image, il l'a prise en photo avec son téléphone. Puis il a feuilleté mes manuels scolaires posés sur mon bureau et s'est arrêté sur mon livre d'arabe. Et, pour la première fois, j'ai entendu le son de sa voix :

– Tu apprends l'arabe ?

– Oui, depuis six ans, c’est ma première langue.

Il a fait comme s’il ne m’avait pas entendue, mais j’ai bien vu qu’il avait l’air ailleurs, retournant mes DVD sans vraiment les regarder. En quittant ma chambre, il a donné son numéro de téléphone personnel aux deux policiers en uniforme. Suffisamment fort pour que je l’entende et que je le retienne.

07. Le soleil sur le boulevard Mortier n’arrivait pas à me réchauffer. J’avais mis 7 objets dans mon sac à dos ce matin-là. Mon bracelet brésilien porte-bonheur que m’avait rapporté ma tante, la chemise rose de mon père, la sonnette de mon premier vélo, le pendentif ovale de ma grand-mère et une photo de mes parents, Isaure et moi. Des bonbons au citron et le plaid plein de poils de Milou. Tout ce qu’il me reste de moi et des miens.

J’avais eu un an pour faire mon deuil. Pas un deuil pour la mort de quelqu’un. Un deuil pour moi. Au début, j’étais presque excitée à l’idée de disparaître. Et puis, peu à peu, j’ai pris conscience de ce que ça allait impliquer. Renoncer à tout. Famille. Amis. Réseaux sociaux. Vie publique. Lycée. Université. Identité. J’allais enterrer tout ce qui m’avait permis d’être moi. J’allais m’enterrer moi-même, fermer mon cercueil. Nouveau nom, nouvelle personnalité, nouveau métier, nouveau pays. Un nouveau moi. Des « moi », j’en aurais plein. Tous faux.

Il ne me restait plus que deux chiffres à composer quand une voiture s’est arrêtée au feu rouge, la vitre baissée. « Nous sommes des sœurs jumelles, nées sous le signe des Gémeaux », puis une voix de journaliste a recouvert la chanson des jumelles, pour annoncer la mort de Michel Legrand. J’ai comme reçu un coup dans le ventre. C’était notre chanson, c’était notre enfance,

c’était le 26 janvier 2019, le jour de mes 18 ans.

18. Je saute, je me lance, je renonce, j’accepte, j’appelle, j’appuie sur le bouton vert lumineux de mon smartphone. D’un coup. Ça fait moins peur. Ça fait moins mal. Ça sonne et ça semble durer des heures. J’ai peur. Peur de tomber sur le répondeur. Peur que quelqu’un réponde. Peur qu’il y ait un problème. Peur de changer d’avis.

– Allô ? dit une voix d’homme

– C’est moi, c’est l’Abeille.

– OK, j’arrive, je descends.

Alors j’ai fourré un bonbon au citron dans ma bouche et j’ai inspiré très fort, comme si j’allais faire une longue coulée à la piscine. J’ai fait un dernier pas. J’ai regardé autour de moi pour mémoriser ces derniers instants. J’ai vu le drapeau bleu blanc rouge. J’ai fermé les yeux, j’ai ramené mes bras au-dessus de ma tête et j’ai plongé. J’ai poussé la porte de la DGSE, 141 boulevard Mortier.

Lola Lassablière Aklil

Élève de 4^e, collègue

Saint-Ambroise de Paris

Académie de Paris

TROISIÈME PRIX
6 225 kilomètres

... alors j'ai sorti mon téléphone de ma poche et j'ai enfin osé composer le numéro que je connaissais par cœur, depuis un an exactement.

La voix de mon frère a résonné dans ma tête, j'ai vu encore une fois son beau visage et ses yeux pleins de bonté. Nous étions à la frontière égyptienne, sous le soleil brûlant de midi, en haut d'un col. Nous marchions depuis plusieurs jours, partis de Berber, notre village natal, un matin de massacre. Ousmane me devançait, comme toujours : il était l'aîné, je me sentais protégé en mettant mes pas dans les siens. Marcher ne nous dérangeait pas, nous, les petits bergers de Berber : seuls les bêlements de notre troupeau nous manquaient à ce moment-là. Nos chèvres s'étaient échappées : où étaient-elles désormais ? Qui veillait sur elles et sur les cabris ? Le silence était lourd et inquiétant : le visage d'Ousmane s'est tout à coup fermé. Il s'est mis en face de moi et m'a dit :

– Voilà l'argent pour le passage. Papa n'a pas pu en gagner plus. Ne t'occupe pas de moi et appelle ce numéro, là, sur cette carte postale, dès ton arrivée. Allez, frerot, va-t'en, ne pense qu'à toi et que Dieu te garde.

J'étais bouleversé : comment allais-je me débrouiller sans lui ? Nous avons été élevés ensemble, jamais je n'avais été loin de son regard. J'avais envie de pleurer, comme maintenant, mais mon frère m'a poussé en bas de la colline avec autorité. Comme un robot, j'ai donc continué ma route jusqu'à Port-Saïd. Le long du Nil, un camion m'a pris en stop. Je n'osais pas dormir, de peur qu'on me vole l'argent. Quant à la carte postale, elle représentait des montagnes enneigées, surmontées d'étranges rongeurs portant des bonnets tricotés et déclarant, l'air hilare : « Bisous de la capitale des Alpes ! » À Berber, le maître nous avait traduit cette phrase et expliqué ce qu'était la neige. Il avait montré des images de chèvres de là-bas escaladant les montagnes. Et Ousmane m'avait même promis qu'un jour, on apprendrait à faire du ski tous les deux. Mais mon frère était resté du côté du soleil, du sable et de la guerre. Moi, j'avançais sans lui vers le froid et un monde meilleur. Mais serait-il vraiment meilleur si je me retrouvais loin des miens ? Je priais pour qu'ils soient vivants et, à force de regarder la carte, je sus le numéro par cœur.

De Port-Saïd, je n'ai retenu que l'odeur du port : gasoil, poisson, humidité. La nuit, la ville sentait la peur, les ombres de fugitifs comme moi se déplaçaient un peu partout. Le jour, les rues grouillaient de monde. Ousmane m'avait parlé de Khartoum, la capitale de notre pays, mais nous n'y étions jamais allés. Et puis c'est un soir que je l'ai rencontré : Abdou, mon ami. Je traînais sur le port, triste et le ventre vide. Il était assis dans un coin et mangeait lentement un *ayish*¹. Il faisait la même taille que moi, il avait les cheveux en bataille

1 Galette plate égyptienne, équivalent du pain. *Ayish* signifie aussi « la vie ».

et un regard qui ressemblait à celui de mon frère : un regard rassurant et réconfortant. Il me demanda :

– Comment tu t'appelles ?

– Abdallah. Je suis berger et je viens du Soudan, je fuis la guerre. À Berber, il y a eu des massacres.

– Moi aussi, je m'enfuis. Demain, à deux heures du matin, je prends un bateau qui me fera traverser jusqu'en Italie. On pourrait faire le voyage tous les deux ? Veux-tu un morceau d'*ayish* ?

Il avait dit tout cela très vite en me regardant droit dans les yeux. C'était la première fois depuis longtemps qu'on posait vraiment les yeux sur moi. Depuis la frontière, j'avais comme objectif de me rendre invisible. Et les regards que je croisais étaient soit les regards perçants des autorités, soit les regards indifférents des passants ou des conducteurs. Mais les yeux d'Abdou, eux, sentaient bon l'amitié. J'acceptai donc un bout d'*ayish* et, en échange, je lui montrai ce que j'avais de plus précieux : ma carte postale.

Sur le bateau, les odeurs de vomi nous donnaient la nausée, les cris et les pleurs des enfants nous fatiguaient. Les passeurs bousculaient et frappaient les femmes en les insultant. Ils avaient chargé leur rafirot à mort. Sur le pont, il n'y avait pas d'ombre, il faisait très chaud et le sol était bouillant. Mais, malgré la chaleur et la fatigue, je les endurais sans rien dire, car j'avais envie de prouver à mon frère que j'étais devenu un homme, pour qu'il soit fier de moi ! Mon chagrin s'était transformé en rage. Abdou était inquiet à cause de la mer noire et agitée : si nous coulions à cause de la surcharge ? Tout ce que j'avais fait jusqu'à maintenant pouvait s'arrêter là. Nous étions comme deux brindilles au milieu de l'infini. Pour me rassurer, je pensais à mes chèvres et à la chaleur de leur bon lait. Serrés l'un

contre l'autre, nous regardions la carte postale. Abdou adorait voir les deux touffes de poils à bonnet. Il leur avait même donné nos deux prénoms !

Allongé sur le pont, l'une des dernières nuits passées sur ce bateau, je repensais à ma famille en regardant les étoiles et je me disais que c'était ça l'exil : penser à quelqu'un en regardant le ciel. Tout à coup, une vague fouetta le bateau, le choc fut violent et emporta ma carte ! Les deux marmottes de la carte postale s'étaient peut-être noyées, mais Abdou et moi étions bien vivants à notre arrivée en Italie.

En quelques mois, mon corps avait changé : il s'était adapté au manque d'eau, aux aléas de la météo. Mes pieds étaient mes plus fidèles serviteurs... Les nuits que nous passions étaient courtes et fraîches, nous mangions peu. L'Europe, ce continent dont notre famille rêvait, me semblait grise et menaçante. Ousmane m'avait dit d'éviter les villes le plus possible, de ne jamais me faire remarquer. Nous marchions donc toujours de nuit et, le jour, nous avions des réflexes de bêtes traquées. Mais j'ignorais que le pire était à venir. Après la mer et ses hautes vagues, c'était la montagne qui voulait nous dévorer. À Berber, le maître nous avait appris que les Alpes culminaient à plus de 4 000 mètres : ce qui m'avait alors paru merveilleux me semblait maintenant cauchemardesque. Un cauchemar blanc et froid, un rempart de roches et de neige qu'Abdou ne traversa jamais, car il mourut de fatigue avant même que nous arrivions à la frontière française. Il s'effondra un soir, silencieusement, derrière moi : sa respiration s'était arrêtée. La petite marmotte de la carte postale se retrouvait une fois de plus orpheline. Je dus l'enterrer à l'abri d'un rocher et restai là, près de lui. Où trouver désormais la force d'avancer ? J'étais dévasté. Je perdis la notion du temps et tombai bientôt

dans une sorte de délire où les étapes de mon voyage se mélangeaient aux images de mon village, où le blizzard semblait imiter le bêlement de mon troupeau et le rire d'Abdou... Des jours passèrent et, un matin, je me réveillai dans un lit. J'avais été secouru par un groupe d'habitants de la vallée de la Roya. Je retrouvai peu à peu goût à la vie, mais je n'étais plus le même Abdallah qu'à mon départ. Le petit berger joyeux était mort avec Abdou, quelque part sur les sommets. Depuis, j'ai toujours froid au bout des mains.

Un matin ensoleillé, je me décidai : j'osai enfin composer le numéro que je connaissais par cœur, depuis un an exactement :

– Allô ?

La voix était chaleureuse, on devinait un léger accent. Et pour la première fois depuis un an, je pleurai comme si j'étais transporté chez moi, sur les collines où broutaient mes chèvres, là-bas, après le virage à la sortie du village. Il y avait Bidha la blanche et ma préférée, Mezyena. Et au loin, dans la clarté de ce matin de printemps, un vieux panneau indiquait « GRENOBLE - 381 km ».

Anna Marcellin

Élève de 5^e, collège

Raymond Guélen de Pont-en-Royans

Académie de Grenoble

Les lauréats académiques

Les nouvelles qui suivent ont été sélectionnées pour représenter leur académie en finale, mais n'ont pas été retenues par le jury national. Elles sont dans leur version originale : elles ont été corrigées, mais n'ont pas fait l'objet d'un travail de réécriture.

Un appel et tout bascule

... alors j'ai sorti mon téléphone de ma poche et j'ai enfin osé composer le numéro que je connaissais par cœur, depuis un an exactement.

Ce furent les trente secondes les plus longues de ma vie. À chaque nouvelle sonnerie, j'avais peur d'entendre la voix, vous savez, celle qui fait « veuillez laisser un message ». Mais non, à chaque seconde, le « bip » incessant revenait, toujours plus fort. Alors que je me demandais si cette sonnerie allait finir un jour, une voix se fit entendre.

– Allô ?

Une voix froide, rauque et dure. Après un moment d'hésitation, en rassemblant tout mon courage, je répondis :

– Allô, papa.

Ça y est, c'était dit, je ne pouvais plus faire marche arrière. Je m'étais imaginé tellement de scénarios tout au long de cette année que j'étais préparé à toutes les réactions possibles, les cris de joie, les larmes, le soulagement et bien d'autres choses encore... J'attendais sa réponse, tremblant, je ne saurais dire si c'était à cause de la peur, de l'excitation ou du froid, que mes

mains gelées supportaient de moins en moins. Alors que je commençais à m'impatienter, je crus entendre un bruit. Pas n'importe lequel, le bruit qui m'avait tant insupporté tout à l'heure, vous savez, ce « bip, bip, bip », ce bruit qui indique généralement quand la personne a...

Non, je ne pouvais pas le croire, il n'a quand même pas pu faire ça ! Cet homme a osé me raccrocher au nez. Pas à moi, son propre fils ! Moi qui ai été si naïf en croyant qu'il aurait changé en sept ans, qu'il aurait réfléchi et qu'il regretterait. Des larmes de fureur et de tristesse commencèrent à couler le long de mes joues. Leur goût salé réveilla une colère, une colère qui était enfouie pendant toutes ces années, l'accumulation de toutes les épreuves qu'on a endurées, Elliane et moi, pour en arriver jusque-là. Se faire abandonner par un père qui n'est même pas capable d'assumer ses gestes sept ans après. Nous mettre dans l'orphelinat le moins fréquentable de tout Londres pour que, dix mois après, il ferme et qu'on disparaisse complètement de sa vie. Il savait qu'on n'accepterait pas d'être placés dans une autre famille, de devoir remplacer maman juste un mois après sa mort.

Je sens la rage bouillonner en moi, cette fureur que je ne parviens pas à calmer. J'ai la tête qui tourne, le visage trempé de larmes, je vois flou, je pleure et puis... et puis plus rien.

– Tom, Tom, réveille-toi, Tom s'il te plaît, réponds-moi !

Quand j'ouvre enfin les yeux, un visage flou m'apparaît en premier. Je prends mon temps, je suis tellement bien dans ce lit. Après une rapide analyse des lieux, je me dis que ne suis probablement pas dans mon lit. Sur

celui-là, il y a plusieurs couvertures épaisses et chaudes et un matelas qui fait plus qu'un centimètre d'épaisseur, tout le contraire du mien. Une fois redressé, j'observe que je ne suis pas seul dans la pièce, deux autres enfants sont là, eux aussi. Je reconnais le visage de Noémie, la gardienne du centre dans lequel nous vivons, Elliane et moi, depuis que nous nous sommes enfuis de l'orphelinat.

Je mis du temps pour comprendre ce qui se passait, mais après quelques secondes, les choses se sont clarifiées dans ma tête. J'étais dans la salle principale du clan, la seule qui n'était pas fabriquée de nos mains et qui était aussi la maison de Noémie. À côté de moi, Ben, mon meilleur ami.

Quand j'eus fini mes constatations, Noémie prit la parole :

– Que t'est-il arrivé ?

– Je... j'ai essayé d'appeler mon père et ça ne s'est pas vraiment passé comme je l'imaginais.

– C'est-à-dire ?

– Je n'ai pas réussi à lui parler, il m'a raccroché au nez quand je lui ai dit qui j'étais.

– Comment as-tu eu son numéro ?

– Il y a un an exactement, j'ai reçu un papier dans la cabane. Il se trouve que c'était la fiche de renseignements d'Elliane, que détenait l'orphelinat avant qu'il ne ferme. Avec cette feuille, il y avait un mot signé Harry, mon éducateur préféré lorsque j'étais là-bas.

– Et comment sait-il que tu habites ici maintenant ? Et puis pourquoi tu n'as rien dit à personne ?

– Je ne sais pas, il m'a peut-être vu rentrer ici un jour. Il m'a écrit que c'était la seule chose qu'il avait pu faire pour nous, en apprenant que l'orphelinat allait fermer. Je n'ai rien dit parce que j'avais peur que vous

vous inquiétiez alors que, pour moi, c'était une chance, peut-être la seule, de pouvoir parler à mon père.

– Très bien, alors maintenant tu vas retourner dans ta cabane, où ta sœur t'attend, elle était très inquiète, tu sais ?

– Je m'en doute mais j'ai une question, qui est-ce qui m'a trouvé ?

– Ah ça, c'est Lucas, lorsqu'il distribuait des prospectus dans les rues. Il t'a trouvé et ramené ici.

Je ne répondis rien parce que, pour moi, Lucas était un parfait inconnu. Ici, personne ne sait rien de son histoire, de sa famille, la seule chose que l'on sait, c'est son âge, il a 37 ans. Personne ne sait vraiment comment il a atterri ici, mais il aide Noémie financièrement de temps en temps, alors, il est un peu chez lui ici.

Cet endroit, aucun autre ne peut lui ressembler, il est unique. En ce lieu vivent une cinquantaine d'enfants de toutes les couleurs, de toutes les origines avec, pour chacun, une histoire et, pour tous, le même espoir. Chaque enfant a sa place ici, la plupart de ceux qui y habitent ont été abandonnés. Chacun a le droit à un terrain et de quoi construire sa cabane. La seule vraie maison est celle de Noémie, une femme de 21 ans, qui a accepté de devenir la « gardienne » de ce centre.

J'étais là, dans mes réflexions, en rentrant chez moi quand je m'aperçus que Lucas m'avait rejoint. Il me demanda doucement mais d'un ton ferme :

– Promets-moi une chose, Tom.

– Ça dépend quoi.

– N'essaye pas de joindre ton père, d'accord ? Cela te fera plus de mal que de bien, je peux te l'assurer. Allez, promets-le-moi, s'il te plaît.

– Je ne sais pas, tu sais très bien que je n'en resterai pas là et qu'à un moment ou un autre, il faudra que je

réessaye et je n'attendrai pas les bras croisés à ne rien faire. Je me dois de le faire, pour Elliane, pour moi, pour maman.

Le souvenir de ma mère était très douloureux. Ma mère était morte lorsque j'avais 5 ans, et c'est pourquoi mon père nous avait abandonnés.

– Je le sais et je comprends ce que tu ressens, compatit Lucas, mais n'oublie pas que tu n'as que 12 ans et que tu es encore un enfant.

– Sauf que ça, ce n'était pas à moi d'y penser, je n'ai pas eu le choix, tu vois !

Je m'étais mis à hurler, je n'en pouvais plus. J'avais longtemps essayé de ne pas le montrer, mais là, c'en était trop.

– Calme-toi à présent. Je comprends ta souffrance, mais ça, tu dois me le promettre.

Rentré chez moi, je réfléchissais à tout et à rien. C'est vrai que, dans le fond, il avait raison, Lucas. Mais c'était étrange qu'il vienne me parler comme ça alors qu'on ne s'était jamais adressé la parole. Elliane débarqua dans la pièce et me fixa du regard.

– C'est vrai que tu as appelé papa ?

– Oui, mais ce n'est pas important, ne t'en fais pas.

– Et maman ?

Cette question résonna dans mes oreilles comme un cri douloureux qui ravivait des souvenirs pourtant bien enfouis dans ma mémoire. J'avais beau lui expliquer, cette question revenait sans arrêt comme l'effet d'un boomerang, on le lance pensant s'en débarrasser, mais il revient toujours.

– Elliane, on en a déjà parlé. Tu sais très bien que c'est impossible de voir maman.

Effectivement, maman était morte dans un accident de voiture quand j'avais 5 ans et Elliane avait juste 1 an.

– Je sais que c’est à cause d’une voiture mais une voiture, c’est pas méchant ?

– Non, Elliane, mais des fois, il arrive que certaines personnes qui conduisent les voitures ne fassent pas attention et fassent mal à des gens comme maman, par exemple.

– Ça veut dire qu’on ne pourra plus lui parler... Mais moi, elle me manque, maman.

– Moi aussi, Elliane, crois-moi, mais c’est comme ça. Et puis, ici tu es entourée d’autres enfants, en plus certains sont de ton âge.

– Oui, mais c’est pas pareil !

Avec Elliane, il fallait s’y attendre, c’est dur de lui faire accepter qu’il y a des personnes qui sont là pour l’aider, elle qui a toujours été très solitaire, cela ne s’était pas amélioré quand il avait fallu s’enfuir.

Le dîner fut encore plus expéditif que d’habitude et je me suis hâté de retrouver ma couette aussi épaisse qu’une feuille et mon matelas d’à peine un centimètre d’épaisseur. Je ne m’endormis pas de sitôt pour autant. Je réfléchissais à tout ce que m’avait dit Lucas, à la discussion avec Elliane sur maman et, surtout, à l’appel avec papa. Pourtant, j’étais sûr que c’était lui, même si Noémie avait émis l’hypothèse que ce serait un faux numéro. Cette fiche, j’avais vu mon père la remplir, la signer, j’en étais certain. Alors, pour me rassurer, je glissai ma main sous mon oreiller et en retirai le médaillon en or que je conserve là, à l’abri des regards. À l’intérieur, une photo de ma mère, ma sœur et moi. Je n’ai de mon père qu’un vague souvenir : les pancakes le matin et le bisou le soir. Il ne me reste aucun souvenir de son visage. Non, il ne pouvait pas y avoir de doute, c’était bien le bon numéro.

Je serrai le médaillon dans ma main et m’endormis.

Le lendemain matin, alors que je venais à peine d’émerger du sommeil, Ben vint frapper chez moi.

– Entre, c’est ouvert... De toute façon, il n’y a pas de serrure !

– Salut Tom, comment tu vas aujourd’hui ?

– Moi, ça va très bien. Attends-moi là et on va voir les autres.

Je me levai précipitamment si bien qu’un objet métallique tomba par terre.

– Qu’est-ce que c’est ? demanda Ben en ramassant le médaillon.

– Rien, juste un truc que j’ai trouvé dans une ruelle, mentis-je. On y va ?

On marcha en silence pendant toute la route, chacun dans ses pensées. J’étais impatient, car, pendant la nuit, j’avais pris une décision. Celle d’essayer de rappeler mon père, mais, cette fois, en présence de Ben et d’Elliane. Elliane parce qu’elle devait être là, après tout, c’est aussi son père, et Ben, parce que c’est comme mon frère et que je veux qu’il soit là, quoi qu’il arrive. J’étais excité, dans quelques minutes je lui aurais peut-être parlé, mis les choses au clair parce qu’il m’en fallait, des explications ! Évidemment, ce ne serait pas simple, je ne lui pardonnerais pas tout de suite, il faudrait du temps, d’ailleurs, est-ce qu’un jour je lui pardonnerais ?

Enfin, c’était l’heure, nous étions arrivés dans la maison de Noémie, où l’on prenait le petit déjeuner, comme tous les jours. Ça sonnait, les mêmes « bip, bip, bip » incessants. Derrière nous, Lucas, qui venait rendre visite à Noémie, comme tous les samedis matin, nous salua d’un bref coup de tête puis s’assit sur une chaise pour patienter.

Tout n’était qu’une question de secondes, tout le monde avait les yeux rivés sur le téléphone.

Mais qui aurait pu deviner ce qui allait se passer, qui aurait pu croire qu'en un instant, tout allait basculer ? Qui aurait pu imaginer que ce serait le téléphone de Lucas qui sonnerait ?

Leïla Dalès

Élève de 4^e, collègue Vauban de Blaye
Académie de Bordeaux

Décidez-vous !

J'ai regardé mes chaussures, puis un carreau de carrelage sur lequel il y avait une petite tache de sauce tomate, puis les chaussures de mon père, puis la chemise de mon père, sans aller jusqu'aux yeux, c'était plus simple de ne pas regarder ses yeux et j'ai dit :

– Oui, tu as raison. Ce n'est pas tout. Il y a une fille dans ma classe qui...

Je perds les mots. Comment lui dire ?

– Elle a fait quoi, cette fille ? Elle t'a fait du mal ? Elle t'a insultée ?

– Non. Elle ne m'a rien fait. Mais...

Je fixe le carrelage de la cuisine et mon regard s'attache de nouveau à la tache de sauce tomate. Je me lance :

– Elle compte faire quelque chose de terrible.

– Que compte-t-elle faire ?

Sa main encourageante et pleine de mousse se pose sur mon épaule.

– Elle m'a expliqué qu'elle allait tuer sa famille ce soir.

Il me regarde l'air de ne pas comprendre. Puis, d'un coup, un fou rire le prend, incontrôlable, puissant et fort.

– Ma puce...

Il essuie ses yeux avec ses poignets et tente de reprendre un air sérieux.

– À mon avis, c'est un bobard. Comment peux-tu imaginer qu'elle va tuer ses parents ?

– Car elle...

Je recommence à ne plus trouver mes mots. Sa main toujours trempée dessine comme un cercle m'invitant à continuer. Dans un nouvel élan, je poursuis :

– Elle s'est inscrite sur l'appli « décidez ! ».

Il blêmit d'un coup. Je ne peux le regarder dans les yeux, ses yeux bleus se sont étrécis, devenus soudain comme deux lames d'acier. L'appli interdite, semblent-ils me dire.

Les mots se bousculent alors :

– Elle veut faire un top 1 et ils ont annoncé un défi à durée limitée, si tu réussis à tuer toute ta famille, tu l'as. Elle a réfléchi au moindre détail : noyer sa mère dans son bain après l'avoir droguée, poignarder son père dans le ventre et pendre son frère.

– Tu es sûre de ce que tu avances ?

– C'est ce qu'elle m'a dit, mais elle avait l'air tellement convaincue de ce qu'elle avançait que cela m'a effrayé.

Il reste bouche bée, le teint plus blanc encore que la mousse qu'il a sur les doigts.

Je sens qu'il est en colère.

– Je t'avais interdit...

– Mais ce n'est pas moi... Je te jure !

– Je ne veux pas que tu côtoies cette fille ! Donne-moi son nom, je vais appeler ses parents.

– De toute façon, tu ne me fais jamais confiance ! Je n'ai pas besoin de toi pour décider de ce qui est bien pour moi, dis-je en insistant sur le mot « décider », méchamment.

Je tourne les talons avant même qu'il ne me réponde et claque la porte de ma chambre.

La crise d'adolescence ! Elle était si mignonne quand elle avait 9 ans, mais depuis l'an dernier... Foutue application... Qui pourrait commettre un acte aussi atroce ? Il faudrait être fou. Les ados sont tellement influençables et en révolte que ce genre d'appli leur plaît forcément. Alerté comme les autres parents par le biais de la lettre que le proviseur du lycée nous avait envoyée pour nous mettre en garde contre l'application « décidez ! », j'avais tapé sur le moteur de recherche le nom de l'application la semaine d'avant.

J'étais tombé alors sur des tas de forums parlant des effets négatifs sur les adolescents, des arnaques, des lettres de suicide, du nombre de morts à cause de cette application. C'était absolument monstrueux. Des adolescents, à qui on avait fait un lavage de cerveau, se battaient pour être à la meilleure place dans le classement sans aucun discernement, lancés dans ces « battle royale ». Des actes permettaient, dans le mode compétitif, d'obtenir des points. Jusque-là rien de très original, sauf que les actes en question n'étaient pas virtuels et donnaient froid dans le dos : « biffer son frère ou sa sœur » rapportait un seul point, « casser l'objet le plus précieux d'un membre de sa famille », cinq points et « humilier un proche face à des personnes qu'il aime » quinze points. Une application perverse incitant les adolescents à faire le mal dans leur entourage, pour un classement virtuel. Si on commettait les cinq actes, on gagnait le rang supérieur avec d'autres requêtes... mais, malheureusement, je n'avais pu y accéder, n'étant pas inscrit.

Je m'assois contre un arbre. La nuit est noire, il n'y a pas d'étoiles dans le ciel et le temps est moite. L'odeur des feuilles mouillées du jardin me ramène alors aux années quatre-vingt, où toutes ces applica-

tions débiles n'existaient pas, où tout était innocent, où tout était possible, ce moment de la vie où il n'y avait aucune responsabilité. Maintenant, je voudrais revenir en enfance. Regoûter ne serait-ce qu'une journée cette innocence singulière. Je ne veux pas que mes enfants se rendent compte trop tôt de la tristesse de ce monde. À m'entendre penser, j'imagine un vieux grincheux nostalgique... Je soupire puis me décide à rentrer. De loin, je vois que la porte est grande ouverte, c'est bizarre, je suis sûr de l'avoir fermée à clef. Je rentre :

– Il y a quelqu'un ?

À ce moment précis, j'entends un cri étouffé, puis des bruits de pas dans l'escalier, cela vient de l'étage, j'attrape par réflexe le couteau à pain et je monte les escaliers. Je tends l'oreille. Rien. Plus aucun bruit. J'ai halluciné. J'entrouvre la porte de la salle de bain. Rien d'anormal, à part de grosses flaques d'eau par terre. Je pose le couteau sur la vasque et m'adresse à ma femme, qui prend son bain, les écouteurs sur les oreilles.

– Ma chérie, je voudrais te parler de...

Je lui pose la main sur l'épaule. Cauchemar. Ma femme regarde face à elle, les yeux vides, les pupilles dilatées, comme droguée. Je hurle :

– Non !

Je ne comprends plus rien...

Je me précipite vers elle pour tâter son pouls. Il n'y a plus rien à faire. Je bondis alors, les enfants ! Qu'en est-il de mon fils ? Je cours, glisse, tombe, me relève et cours de nouveau vers sa chambre. J'essaye d'ouvrir la porte. Impossible. Quelqu'un a dû la fermer à clef. Je prends mon élan et défonce littéralement la porte. Je le vois alors, une corde autour du cou, accrochée à sa lampe. Tout est dévasté dans la chambre, il a dû se battre avec son agresseur. Je me précipite pour le déta-

cher. Le nœud est plus coriace que ce que je pensais. Je prends alors mon couteau et coupe la corde. Il tombe à terre, telle une poupée de chiffon. Je tâte son pouls. Rien. C'est un cauchemar, je vais me réveiller, c'est impossible !

Et ma fille ? Faites qu'elle ne soit pas morte. Je cours le plus vite que je peux dans le couloir, je grimpe au deuxième étage, j'atteins le palier quand quelque chose ou quelqu'un me pousse brutalement. Je chute. À moitié assommé, je me relève. J'entends un bruit en haut des escaliers. Ma fille est là, saine et sauve. Je pleure de joie. Sait-elle ce qui vient de se passer ? Ses mots parviennent à mon cerveau difficilement, tellement je suis heureux.

– Tu sais, j'ai bien réfléchi et... d'aucune utilité... si... mille deux cents points, autant te dire que... forcément en haut du classement.

Je n'ai pas tout entendu, mais je suis tellement content, elle continue, je crois, la conversation qu'on a eue il y a une heure, quelle horreur, elle ne sait rien...

– Tu peux venir, s'il te plaît, je dois te parler.

Elle descend, les mains dans le dos, sautant de marche en marche, comme quand elle était petite. Quand elle est enfin en bas, je lui dis :

– Ma chérie, je dois absolument te dire quelque chose, ça concerne ta mère et ton...

Avant que j'aie le temps de finir ma phrase, je sens quelque chose de chaud sortir de mon ventre. Je baisse alors les yeux.

– Mais qu'est-ce qu'il se passe...

Elle sort un couteau de mon ventre. Je la regarde sans comprendre...

– J'ai gagné ! Faut que j'appelle Lola !

Elle commence à danser. Je me sens fatigué, d'un coup. Mes yeux se posent sur son tee-shirt : « DéCiDez vous ! ».

– Comment n'ai-je pas vu ?

D-C-D,

D-C-D...

... doucement, je ferme les yeux, et le noir s'installe.

Elliott Detivaud-Berthe

*Élève de 4^e, CNED de Mont-Saint-Aignan
Académie de Caen*

Juste une vieille connaissance

... alors j'ai sorti mon téléphone de ma poche et j'ai enfin osé composer le numéro que je connaissais par cœur, depuis un an exactement.

Encore aujourd'hui, je me souviens parfaitement du jour où je l'ai découvert...

C'était une matinée comme une autre. La pénombre avait cédé sa place aux premiers rayons du jour, la rosée du matin encore fraîche brillait de mille éclats sous le soleil, tandis que d'innombrables taches multicolores, parsemées un peu partout dans le jardin, donnaient un air printanier au paysage.

C'était amusant, on aurait presque dit une peinture. Mon mari adorait dessiner, il aurait été fou de joie à l'idée de reproduire ce paysage.

J'étais tranquillement en train de me préparer un café quand quelqu'un toqua à la porte.

– Qui cela peut-il bien être ?

Comprenez, je n'ai pas l'habitude d'avoir de la visite, surtout à cette heure si matinale ! Cela fait

maintenant plus de trente ans que je vis seule : mon mari m'a quittée et je n'ai pas d'enfants. Et rares sont les personnes qui décident de rendre visite à une vieille dame amochée comme moi, de leur plein gré ! Je partis donc ouvrir la porte me demandant qui pouvait bien se tenir derrière elle. Quand je l'ouvris, je fus surprise de constater que l'entrée était déserte.

– Il y a quelqu'un ? jetai-je dans le vide.

Je n'obtins aucune réponse. Croyant être victime d'une plaisanterie, je m'apprêtais à rentrer quand soudain mon regard se posa sur une petite enveloppe rectangulaire posée sur le pas de ma porte. Elle était entourée d'un ruban bleu pâle et accompagnée d'une fleur. C'était un seringia, il paraît que cela symbolise le pardon. Était-ce donc le facteur ? Je saisis délicatement la fleur suivie de l'enveloppe et l'observai de plus près : aucun nom ni adresse n'y figuraient. Non, apparemment, ce n'était pas lui.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil aux alentours, je fermai la porte et partis m'installer dans mon canapé. Une fois confortablement posée, je défis le ruban qui scellait l'enveloppe et l'ouvrit avec délicatesse. À l'intérieur se trouvait une lettre, plutôt longue, dont l'écriture était fine et souple. Je commençai la lecture à voix haute.

« Ma chère amie, Aurore

Cela doit être maintenant la sixième fois que je recommence cette lettre, car Dieu sait que je n'ai jamais eu la plume très fine et que les mots glissent à travers les mailles quand il est question de te parler de nouveau après tout ce temps.

Cela fait même tellement longtemps que je ne t'ai pas parlé que j'ai peur de ta réaction. Voilà pourquoi j'ai décidé de t'écrire une lettre, dans un premier temps, plutôt que d'affronter ton regard rempli de mépris. Je sais, c'est lâche, mais je ne me voyais pas faire autrement.

Malheureusement, j'ai bien peur de ne pas savoir par où commencer, ni par quoi, d'ailleurs.

J'ai peur de trop parler pour ne rien dire, ou alors pas assez, voire de m'égarer en chemin. J'ai peur de me tromper une fois de plus.

Mais finalement, je me dis qu'il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises façons d'aborder les choses, je vais donc essayer de te résumer ça comme je le peux, en espérant que tu veuilles bien m'écouter ou plutôt me lire.

Je te demande pardon.

Je sais, cela paraît simple, comme ça, de s'excuser en griffonnant sur un bout de papier quelques mots déjà usés depuis des siècles.

Mais je te promets que ça ne l'est pas tant que ça.

J'ai vraiment du mal à te décrire la tristesse que je ressens quand je pense à toi. Ton nom résonne dans ma poitrine comme un écho me rappelant le vide que tu comblais autrefois. Mais il sonne si fort dans ma tête que même la migraine que celui-ci cause ne saurait autant me faire mal que les souvenirs qui se fanent peu à peu dans mon esprit et que le temps se charge d'effacer.

Je regrette de ne pas avoir été à la hauteur bien trop

souvent et de ne pas avoir été présent quand tu avais le plus besoin de moi. Je ne mérite même pas le titre d'ami.

Mais je veux essayer d'arranger les choses et de réparer mes erreurs ainsi que tout le mal que j'ai pu te causer.

Je sais que je ne regagnerai sans doute jamais ta confiance, mais j'espère au moins regagner ton amitié.

Je te supplie de me laisser la chance de m'expliquer, même si je sais que rien ne pourra jamais me disculper.

Mon numéro de téléphone est inscrit au dos de la feuille.

Tu peux prendre tout le temps qu'il te faut, j'attendrai, je te le promets.

En espérant de tout cœur pouvoir te revoir.

Passes une bonne fin de journée, ainsi que toutes les autres.

Une "vieille connaissance",
Alex »

Ma voix s'éteignit.

Alexandre et moi étions meilleurs amis. Nous avions grandi ensemble, on était inséparables. On partageait tout, les bons comme les mauvais moments ! On s'est toujours soutenus, quelle que soit la situation, on était comme frère et sœur.

Rien n'était censé nous séparer.

Rien jusqu'à ce jour.

À l'époque, j'étais mariée. Enceinte depuis trois mois, je venais d'apprendre que le cœur du bébé ne battait plus. J'étais au fond du gouffre. Je ne voulais plus sortir de chez moi, je ne mangeais plus, je broyais du noir toute la journée et je ne voulais voir personne. Je pensais qu'Alex serait là pour me pousser de l'avant,

mais ce fut tout le contraire : il disparut subitement, du jour au lendemain, sans laisser aucun message. J'étais anéantie.

C'est à ce moment qu'il disparut définitivement de ma vie.

Je sentis les larmes me monter aux yeux, mais ce n'était pas de la tristesse.

Il m'avait abandonnée, me laissant seule dans ma peine, pour maintenant faire irruption dans ma vie en un claquement de doigts et croire encore que je pouvais lui « pardonner » ?

Je froissai le papier entre mes mains et le lançai le plus fort possible contre le mur. Il rebondit et percuta le seringa, que j'avais posé sur une petite table. Celui-ci perdit quelques pétales sous l'effet du choc.

Le champ dans lequel je me trouve est de toute beauté. Le ciel est tellement rouge qu'on le croirait teinté de sang. Devant moi, des hectares de blé s'étendent à perte de vue jusqu'à former un long manteau doré recouvrant la terre ferme. Au loin, une géante sphère orangée descend du ciel, annonçant la fin d'une journée bien chargée. Le contexte dans lequel je me trouve aujourd'hui est le pur opposé de celui dans lequel je me trouvais, il y a un an de cela. Mon état d'esprit n'est aussi plus le même, d'ailleurs. Belle ironie du sort, non ?

Pendant que le numéro se compose, je prends le temps de repenser à toute cette histoire. J'ai bien réfléchi et, finalement, j'ai fait un choix. Je sais, cela peut paraître long, un an pour faire le simple choix d'appeler un numéro, mais j'avais vraiment besoin de ce temps. J'ai décidé de l'appeler. Je n'espère pas que l'on redevienne amis, mais je suis prête à lui laisser

la chance de s'expliquer. Pas seulement pour lui, mais pour moi aussi. J'ai besoin de ses explications. Et puis, je tiens à voir s'il a bien tenu sa promesse et ne m'a pas, de nouveau, déjà oubliée.

Tout à coup, quelqu'un décroche. À ma grande surprise, c'est une voix féminine qui retentit.

– Bonjour, qui est à l'appareil ?

– Bonjour, désolée de vous déranger, je m'appelle Aurore Contritis, puis-je parler à monsieur Alexandre Delatour, je vous prie ?

– Monsieur Delatour ? Vous parlez de l'ancien propriétaire ?

– L'ancien propriétaire ? répété-je confuse.

– Oui, l'ancien propriétaire de ce manoir ! Je suis Josiane, je travaillais ici pour Monsieur il y a quelques mois encore.

– Il y a quelques mois ? Cela veut dire que ce n'est plus le cas ? Il vous a licenciée ?

– Oh, non, Madame, c'est qu'Alexandre Delatour est mort, il y a peu de temps. Un accident de voiture, le pauvre homme n'y a malheureusement pas survécu ! Vous n'étiez donc pas au courant ?

Un ange passe.

Je pourrais pleurer, mais étrangement, je ne le fais pas. Non. À la place, je me contente de fixer l'horizon.

C'est là que je le vois.

De dos, on le confondrait presque avec le paysage. Son carnet de dessin à la main, il semble gribouiller quelque chose. Il est tellement concentré que l'on pourrait croire que sa vie en dépend. Soudain, il se retourne d'un air satisfait, puis lève la tête dans ma direction.

Nos regards se croisent, pour la dernière fois. Il me sourit. Puis, d'un signe de la main, il disparaît avec l'ombre du soleil couchant.

– Oh ! Je suis tellement désolée que vous l'appreniez ainsi ! Vous étiez de sa famille ? Ou un de ses proches, peut-être ?

Je continue de fixer l'horizon.

À l'endroit même où se tenait la silhouette, il y a à peine quelques secondes, un seringa se dresse fièrement en plein milieu du paysage.

Au creux de ma main, mon alliance encore chaude me donne de la consistance. Je ne l'ai jamais jetée. Je n'ai jamais osé. Peut-être qu'au final, je n'avais jamais vraiment cessé de l'aimer...

Je souris.

– Oh, non ! Juste... une vieille connaissance.

Fiona Pissocher

*Élève de 4^e, collège Onslow de Lezoux
Académie de Clermont-Ferrand*

Envie de ciel bleu

J'ai regardé mes chaussures, puis un carreau de carrelage sur lequel il y avait une petite tache de sauce tomate, puis les chaussures de mon père, puis la chemise de mon père, sans aller jusqu'aux yeux, c'était plus simple de ne pas regarder ses yeux et j'ai dit :

– Pourquoi le ciel est bleu ?

Mon père releva les yeux sur moi, cessant de s'essuyer les mains. La question l'avait surpris, car ses deux sourcils étaient à présent relevés et une légère ride était apparue sur son front. Il reposa le torchon pour s'avancer vers la table.

La chaise racla le sol quand il la tira à lui.

– Tu as vu ça en cours de sciences de la vie et de la Terre aujourd'hui ?

Je haussai les épaules. Cette question purement inventée était la première qui m'était venue à l'esprit.

– J'ai SVT le jeudi. J'ai posé la question pour simplement assouvir ma curiosité, rien de plus.

Il posa ses coudes sur la table et ses mains vinrent encadrer son menton. Sa tête pivota légèrement sur le

côté et, avec les deux épis sur le haut de son crâne, il ressemblait à un hibou mal réveillé.

– Ce n'est pas une histoire de réflexion de la lumière ? Je ne suis pas un scientifique, désolé, et, à l'époque, je n'avais pas cette matière... Par contre, toi, je te connais mieux que la réponse : les questions sur ce sujet, tu trouves la réponse toi-même.

Piégée. Je l'avais sous-estimé. Malgré ses cheveux légèrement blanchis et les rides dans la commissure de ses lèvres, il restait un homme qui avait vécu et appris à connaître les gens. Enfin, c'est ce que j'aurais voulu dire, mais c'était juste un paternel attentif à son enfant.

Je me mis à tapoter nerveusement du bout de mon index de couleur fuchsia la paroi de mon verre... Jusqu'à quel point j'étais un livre ouvert pour lui ? Savait-il qu'à l'âge de 8 ans, j'avais mangé toutes les fleurs du jardin alors qu'il me l'avait formellement interdit le jour d'avant ? Ou encore... Non, je m'emballe, ce n'était pas le moment de me rappeler ces doux souvenirs.

Nerveuse, je relevai les yeux en me mordillant la langue.

– Ce n'est pas faux, techniquement, c'était hier que je me posais cette question. Alors pourquoi te le demander aujourd'hui alors que la réponse est déjà trouvée ?

Il passa la main dans ses cheveux, je le sentais lassé.

– Ça, c'est à toi de me répondre... Alors ? Pourquoi le ciel est bleu ?

Je me tortillai avec l'envie de m'arracher les ongles.

Je n'avais pas l'habitude de poser des questions à autre chose qu'un dictionnaire, c'était les autres qui me les posaient. Même si c'était des questions débiles, comme pourquoi le tournesol suit du regard le soleil ou bien pourquoi les berniques sont collées sur les rochers.

– Parce que les ondes lumineuses de plus faible longueur d'onde associées au bleu sont absorbées par l'atmosphère, qui les diffuse dans toutes les directions.

J'avais répondu comme ça, récitant les mots d'un article scientifique... c'était une réponse comme les autres, que j'avais formulée comme les précédentes... Exception faite des tremblements de mes mains, tellement visibles que je devais les cacher sous la nappe, histoire de paraître plus tranquille. Redoutai-je à ce point ma véritable révélation ?

Mon père reprit d'une voix douce, faisant tourner ses yeux :

– As-tu quelque chose à me demander, Ivy ?

Là était la vraie question. Je lui disais ? Je ne lui disais pas ? Était-ce aussi délicat que je voulais le faire entendre ? Sûrement parce que mon visage ressemblait à celui d'un chihuahua qu'on aurait lâché devant un bulldog, mon père posa sa main humide sur ma tête.

– Tu sais, si un garçon n'arrête pas de t'embêter parce que tu es jolie, tu peux me le dire ! Je n'irai pas lui courir après avec une carabine, d'autant plus que la seule que nous possédons a plus de 50 ans et risque de me rester dans les mains.

Là, mon visage vira complètement couleur pivoine.

– Hein ? Pourquoi tu dis ça ? ! Papa !

Un sourire légèrement agacé apparut sur le bord

de ses lèvres et je compris qu'il m'avait eue, une fois encore, mais que, cette fois, ce n'était plus pour rire.

– Il y a donc bien quelque chose qui ne parle pas de la reproduction des éléphants de mer ou de la couleur d'une feuille de baobab.

Il me prenait pour une enfant, ce qui eut pour effet d'attiser ma colère, elle monta d'un coup sans que je m'en rende compte.

– Déjà, premièrement, une feuille de baobab, c'est vert... De toute façon, tu ne comprends jamais rien !

Super, j'avais déjà été en meilleure forme. Je lui lançai un regard noir et remontai mes genoux contre ma poitrine, voulant rentrer dans une coquille imaginaire. Mon père posa une question que je n'entendis pas mais je sentis au ton de sa voix qu'il était agacé. Au bout de quelques secondes de silence, il m'attrapa le bras et m'obligea à me désenrouler pour lui faire face. Son regard n'avait plus rien de joyeux. Je serrai les dents... Maintenant, c'était sûr, il avait deviné et refuserait net, vu ma réaction colérique quelques secondes plus tôt...

– Ivy, tu te fais harceler à l'école ? Si oui, j'irai voir le directeur.

De surprise, mes yeux s'ouvrirent en deux grands ronds, je ne m'attendais pas à ça.

– Non ! Pourquoi tu crois ça ?! Tu en as de drôles d'idées, mais, tu sais je ne suis plus une gamine... J'ai 18 ans !

Il tapa du poing sur la table et je sursautai.

– Ne prends pas cette question à la légère ! Depuis tout à l'heure, tu me dis vouloir te confier à moi, tu

te renfermes sur toi, tu changes d'humeur, tu évites mon regard... Alors oui, j'imagine le pire ! Dans le coin, il y a certaines personnes qui n'aiment pas quand on pose trop de questions, mais, surtout, tu n'arrêtes pas d'agir de façon puérile ! Décide-toi, j'ai autre chose à faire de ma journée que d'apprendre la taille des fourmis rouges !

Il était à présent aussi cramoisi que les fameuses fourmis. Je reposai mes pieds sur le carrelage et un frisson me parcourut malgré la présence de mes chaussures, qui me tenaient chaud aux pieds.

– C'est quoi cette question totalement débile... Et tu sais quoi ? Je t'ai dit la réponse il n'y a pas longtemps ! Et voilà, je divague encore à cause de toi... Ce que je veux dire est sérieux et toi... Rhaaaa, franchement, tu ne comprends vraiment rien !

Il m'avait vraiment énervée, je l'avais énervé, pourtant c'était rare. Je savais que le ton de ma voix pouvait sembler être teinté de mauvaise foi mais j'étais surtout agacée de la perpétuelle protection dont il m'entourait depuis le départ de maman et du manque de sérieux qu'il m'accordait.

Mon père soupira et tenta de se recomposer une figure souriante et décolorée.

– Alors qu'y a-t-il, Ivy ? Je te donne cinq minutes pour me répondre et après je m'en vais réparer mon vélo.

OK. Quand il disait ce genre de phrase, c'était que je devais vraiment répondre avant le temps imparti si je ne voulais pas louper la seule et unique occasion de me confier, car il ne m'accorderait plus d'attention, et moi

je perdrais le courage que j'avais eu du mal à trouver.

Il était à présent enfoncé dans sa chaise les bras croisés sur sa poitrine, position qu'il prenait à chaque fois qu'il parlait avec son supérieur ou autre personne importante.

J'inspirai un grand coup et me calmai à mon tour.

C'était compliqué de prendre de l'élan. D'habitude, c'est un geste physique pour nous permettre de sauter plus loin. C'est aussi un grand mammifère cornu qui vit dans certains pays scandinaves.

De toute façon, là n'était pas la question.

J'ouvris de nouveau les yeux et, tel un papillon monarque, je sortis de mon cocon.

J'allais pouvoir l'avouer. J'allais pouvoir dire que je voulais m'envoler.

– Je suis tombée amoureuse d'un Terrien.

Il me fit une tête surprise et ses deux épis s'allongèrent pour se mettre à onduler telles les algues que j'avais déjà vues dans un reportage sur la vie aquatique de la planète bleue.

Mes propres mèches faisaient pareil depuis un moment... depuis le « si un garçon ». Depuis toute petite, je ne faisais que poser des questions sur cette planète... Amoureuse de cet endroit au point de sortir avec un de ses habitants... Il devait sûrement deviner qu'un jour, je voudrais prendre mon envol vers cet endroit. Mon père reprit ses esprits et ses antennes se reposèrent dans sa tignasse, mais elles étaient toujours envahies par quelques soubresauts.

– Ah, euh... Vu que tu poses des questions sur la

planète Terre depuis que tu es petite, c'est plutôt logique, non ?

Sur ma tête, ça s'agitait tellement que j'avais peur que mes mèches s'entrelacent.

– Il est membre de l'Échange InterPLANétaire, il est venu chez nous pour découvrir nos coutumes... Il est comme moi et ne fait que poser des questions... Il m'a proposé de rentrer sur Terre avec lui pour quelque temps.

Les yeux de mon père ressemblant à ceux d'un chat, caractéristiques de notre planète, se rétractèrent.

– Un humain a bien voulu sortir avec quelqu'un de chez nous ? Je n'aurais pas imaginé... Il est japonais au moins ? C'est mieux pour toi qui as choisi cette langue... Tu me le présenteras ?

Je rougis et pointai mon doigt, qui s'illumina d'une magnifique lumière violette sur le carrelage. Je tousso-tai et changeai de sujet.

– Il y a une tache de sauce tomate sur le sol.

Mon père y jeta un œil, mi-amusé mi-sérieux :

– Sauce tomate terrienne ou sauce locale ?

Je me redressai, heureuse comme je ne l'avais jamais été. Pourquoi j'avais eu peur déjà ? C'était mon père et il me connaissait mieux que quiconque.

Il devait se douter que depuis la création de l'EI-PLAN, je trouverais bien un moyen d'y aller d'une manière ou d'une autre pour avoir une chance d'aper-

cevoir un escargot ou de goûter à un vrai croissant...
Voire, le contraire. Mais, avec la personne que l'on aime, c'est encore mieux, non ? Je souris de manière surjouée à mon père.

– Terrienne ! Les tomates d'ici ont vraiment un goût horrible.

Beltane Guigo
Élève de terminale PRO,
lycée horticole de Lomme
Académie de Lille

Sur le quai

... alors j'ai sorti mon téléphone de ma poche et j'ai enfin osé composer le numéro que je connaissais par cœur, depuis un an exactement.

– J'ai besoin que tu viennes me chercher, ai-je dit lorsqu'il a décroché, presque immédiatement.

C'était toujours comme ça avec lui : dès que j'appelais, il me répondait dans la minute. Il a tout de suite compris l'urgence de la situation et c'est sans doute face à mon silence, ou bien à cause de ce léger tremblement dans ma voix que je ne pouvais m'empêcher de laisser transparaître. Et j'ai senti dans ses questions une pointe d'inquiétude à peine dissimulée. On était pareils, tous les deux. Quand il s'agissait de mettre des mots sur nos sentiments, tout devenait anormalement délicat. Mais comment expliquer ma situation ? Je pris sur moi pour ne pas faire ce qu'inconsciemment je fais toujours : contourner le problème pour éviter de l'affronter. J'ai dit :

– Je suis à la gare, j'ai raté mon train. Personne ne m'attend.

Et c'était la vérité, aussi dérangeante soit-elle. Et je réalisai, en m'asseyant sur le trottoir sale et tout

écorché en face du quai, que ce qui restait le plus dur à accepter, c'était justement cette vérité.

Le vent me piquait les joues, mes écouteurs cassés gisaient tout emmêlés dans le fond de ma poche. Je pensais avec amertume qu'ils représentaient plutôt bien ma vie : j'étais incapable d'en défaire les nœuds et je n'avais même pas la force de m'en débarrasser. J'attendis pendant au moins vingt minutes, assise dans le froid, à penser à ça. J'aurais pu aller à l'intérieur de la gare et me coller à un chauffage en attendant de me sentir à nouveau moi-même, mais je ne l'ai pas fait. Parce que j'avais l'impression de n'avoir aucun autre choix à part rester sur le sol et regarder le passage des voitures briser le silence de cette fin d'après-midi. Je voyais mon souffle former de petits nuages asymétriques dans l'air. J'écoutais le silence. J'écoutais le vide murmurer, même ma conscience semblait muette. Je passais mes doigts gelés sur le bitume devant moi, jamais je ne m'étais sentie aussi loin de moi-même qu'à ce moment-là ; c'était la première fois que je me rendais compte que mes espoirs étaient vains et que mes sentiments, bien que contradictoires parfois, avaient disparu.

Quand la vieille voiture marron que je connaissais bien s'arrêta à quelques mètres de moi et que je m'installai sur le siège avant, je fus bouleversée. Mes sacs de voyage m'encombraient. Il me salua, puis démarra. Je ne savais pas quoi dire et je savais qu'il attendait des réponses. Pourtant, il n'ouvrit pas la bouche et n'amorça aucun mouvement, à part pour mettre en route sa vieille radio tout abîmée qui sortait à moitié de sa boîte. La musique prit bientôt le pas sur mon malaise et je ne pus m'empêcher de fredonner en suivant cette mélodie que je connaissais par cœur.

C'était ma préférée et on la mettait toujours lorsqu'on partait sur la route avec ma mère et mon petit frère.

Je l'observais du coin de l'œil : il était concentré sur la route, ses mains légèrement crispées sur le volant. Quelques cheveux gris apparaissaient et brillaient doucement ; je remarquai pour la première fois des rides aux coins de ses yeux. Un sentiment de culpabilité me serra le cœur : depuis que ma mère et lui s'étaient séparés, je ressentais un énorme vide. Sa présence me manquait, nos discussions me manquaient, ses leçons de cuisine, ces heures entières que l'on passait à trouver les pièces manquantes d'un puzzle, ces moments calmes, dehors en été, à s'occuper des plantes... Cette vie me manquait. Trop de souvenirs heureux de mon ancienne vie m'assaillaient dans cette voiture qui avait transporté mes plus belles vacances, en famille. Les larmes aux yeux, l'impression d'avoir perdu bien plus que deux semaines au soleil m'obsédait. J'avais perdu un père. Le seul qui se comportait comme tel, celui qui m'avait élevée, conseillée, rassurée, celui qui avait pris soin de moi et qui m'avait aimée comme son propre enfant. Un an ! Cela faisait un an qu'il m'avait assuré qu'il serait toujours là pour moi : quoi qu'il puisse bien arriver sur cette terre, il serait là. Et, pour moi, c'était tout ce qui comptait.

– Tout va bien ? me demanda-t-il.

Non, tout n'allait pas bien, mais j'étais tellement heureuse d'être assise là, dans sa voiture, avec cette musique et mes souvenirs, que je ne savais plus vraiment quoi dire. Alors j'ai fait ce que j'aurais dû faire depuis longtemps déjà.

– Je suis désolée. Je suis vraiment désolée. Désolée de n'avoir quasiment pas donné de nouvelles depuis qu'on a déménagé. Désolée de ne pas avoir appelé

plus tôt, d'avoir tardé à faire le premier pas. Je suis désolée de n'avoir jamais eu le courage de te dire à quel point tu comptes pour moi, à quel point je te suis reconnaissante d'avoir été un véritable père pour moi. Je suis désolée pour tout ça. Pour tout ce silence. J'ai été incapable de penser correctement depuis ces douze mois. Tu ne sais pas à quel point j'ai voulu que tout redevienne comme avant, qu'on passe de nouveau du temps ensemble, je... je suis véritablement désolée d'avoir pu te laisser penser que je t'avais oublié. Je sais qu'il faut passer à autre chose, et ce que j'ai trouvé n'est pas si mal en fin de compte, mais tu me manques. Tu me manques beaucoup trop pour que je puisse être pleinement heureuse. Tu es sûrement la personne qui compte le plus pour moi, que je respecte le plus, que j'ai le plus admirée dans ma vie. Et je n'oublie pas, je n'oublierai jamais tout ce que tu as fait pour moi. Je t'aime.

Mes larmes coulaient et inondaient mes joues, mais je n'essayai pas de les arrêter. Parce que j'étais heureuse. Les larmes ne sont définitivement pas réservées aux gens tristes. La musique me berçait, je fermai les yeux un instant, et je pensai au vent, sur le quai. Peut-être qu'il me prévenait, peut-être qu'il voulait me dire : « Garde tes larmes pour plus tard. »

Je séchai mes joues, elles étaient glacées. Le chef de gare posa une main sur mon épaule.

– Vous allez bien ? Ça fait un moment déjà que vous êtes assise ici. Plus aucun train ne passera ce soir.

Je me levai difficilement, les jambes ankylosées par le froid ; il faisait nuit maintenant. Je le remerciai et lui assurai que je rentrerais par mes propres moyens.

Une fois seule, je pris un temps pour reprendre mon souffle. Si seulement... si seulement il avait répondu à cet appel...

Jeanne Lauzevis

Élève de 1^{re}, lycée

Aristide Briand de Saint-Nazaire

Académie de Nantes

À un fil

... alors j'ai sorti mon téléphone de ma poche et j'ai enfin osé composer le numéro que je connaissais par cœur, depuis un an exactement.

Elle a été longue à répondre et j'ai eu peur, au début, de raccrocher sans lui donner sa chance (ou plutôt, sans *me* donner cette chance), j'avais cette impression de lutter avec moi-même alors qu'au fond, je savais que je ne raccrocherais pas, pas cette fois, pas comme tant d'autres fois, et alors que je serrais les dents pour les empêcher de claquer (à cause du froid peut-être, ou d'autre chose), sa voix a résonné à mon oreille :

– Allô ?

J'ai trouvé ça drôle, peut-être parce que je m'attendais à quelque chose de différent, quelque chose qui m'aurait rappelé la personne qu'elle était autrefois, lorsque l'on se connaissait (ce n'était pas si loin pourtant, un an, mais ça me paraissait une éternité), en tout cas, j'ai trouvé drôle qu'elle réponde comme tout le monde, alors qu'elle-même ne l'était pas, comme tout le monde.

J'ai pensé qu'elle n'avait plus mon numéro, qu'elle avait dû l'effacer depuis, comme un mauvais souvenir

qu'on cherche à oublier (un numéro de téléphone sur une carte mémoire, c'est tellement plus facile à effacer qu'un souvenir !), j'ai pensé qu'elle ne savait pas que c'était moi, au bout du fil, et je me suis demandé si elle aurait décroché si elle avait su et si elle aurait répondu autre chose, si elle avait su.

– Allô, Penny ? C'est moi.

Je n'ai pas donné mon nom, pas par inadvertance, non, comme lorsqu'on hoche la tête et qu'on oublie que la personne au bout du fil ne peut pas nous voir (ça m'arrive pourtant très souvent), mais c'était voulu, calculé même, avec la prétention, la vanité peut-être qu'elle n'en aurait pas besoin, qu'elle me reconnaîtrait, qu'elle n'aurait pas oublié le timbre de ma voix, la façon que j'avais de l'appeler par son surnom, peut-être même que j'avais l'espoir qu'elle attendait cet appel, qu'elle avait décroché en pensant à moi, que tous les jours, quand on l'appelait, elle décrochait en pensant à moi. Alors j'ai attendu, attendu, et même redouté, d'entendre à nouveau le son de sa voix à l'autre bout du fil, un an c'est long, et ma main, dans un geste mécanique, est venue essuyer une larme qui coulait sur le bord de mon nez, comme si elle avait répété déjà trop de fois ce geste en un an pour en avoir encore conscience, et je me souviens avoir pensé que peut-être, un jour, par la force des habitudes, j'essuierais sur ma joue des larmes invisibles.

– Ils... ils t'ont fait sortir ?

Sa voix était hésitante et je ne savais pas si elle était contente ou pas, mais, *elle*, elle savait qui j'étais, et j'éprouvais une sensation d'orgueil, de triomphe même, à la pensée qu'elle n'avait pas oublié, et je me souviens

encore que cette idée (qui pourtant m'obsédait depuis des mois, ou plutôt, si je veux être honnête, depuis un an), que cette idée, donc, a encore fait naître des larmes au coin de mon œil, que ma main a de nouveau essuyées d'un geste machinal, et à ce moment-là, je le jure, je ne pensais plus au vent qui me fouettait le visage, à mes doigts engourdis qui agrippaient le téléphone ni à mes lèvres gercées par la bise, à ce moment-là, il n'y avait plus qu'elle et moi.

C'est drôle d'ailleurs cette expression qu'on emploie : « au bout du fil », alors même qu'on n'utilise plus de téléphone à fil, c'est comme si on voulait se rappeler qu'un téléphone nous reliait aux autres, tissait des liens, nous rapprochait de la personne qu'on aime, mais un fil c'est fragile aussi, ça se coupe, ça se rompt, ça s'effiloche (les fils qui s'effilochent sont toujours les pires, car on peine à s'en défaire), ça nous rappelle que la personne n'est pas vraiment là, qu'on entretient une relation funambule.

– Oui ?

J'ai répondu en chuchotant, comme si j'avais peur de le dire tout fort, comme si on allait m'entendre et qu'on allait s'empresser de m'ôter mon bonheur, comme si je n'avais pas le droit de le goûter, et je me souviens parfaitement qu'en disant ce mot, j'ai jeté un regard derrière moi.

Elle n'a pas répondu tout de suite et le silence s'est étiré entre nous, pourtant ce n'était pas parce qu'on ne savait pas quoi dire, ce serait trop simple de dire qu'il n'y a du silence que lorsqu'on n'a rien à dire (j'avais même une question qui me brûlait les lèvres, qui brûlait tout mon corps d'ailleurs et qui n'avait cessé de

me hanter pendant un an mais c'est plutôt parce qu'on ne savait pas comment le dire, alors nous restions là, à écouter nos silences respectifs, écouter ce qu'ils avaient à nous apprendre.

– Un an, c'est long.

Sa voix a brisé le silence pour dire quelque chose que nous avions déjà compris, mais l'entendre m'a fait du bien et j'ai acquiescé, oubliant qu'elle ne pouvait pas me voir, alors j'ai pris une grande inspiration. J'aurais pu lui demander pourquoi elle n'était jamais venue me voir pendant un an, pourquoi elle n'avait jamais donné de nouvelles, si le temps sans moi lui avait semblé si long, mais au fond c'était certainement mieux comme ça (et puis ça prend du temps de pardonner, pourrait-elle jamais pardonner ce que j'ai fait ? Mais surtout, est-ce que moi-même j'y arriverai ?). Alors je n'ai pas voulu entendre des excuses qui auraient sonné creux, qui n'auraient pas tout dit pour ne pas me blesser, et une autre question est sortie de mes lèvres.

– Tu m'attendais ?

Et, devant son nouveau silence, j'ai trouvé ça ridicule, prétentieux sûrement, de penser qu'elle avait toujours attendu, de penser que je pourrais revenir comme avant sans que rien en soit changé et, pourtant, je m'en souviens, je m'accrochais à cet espoir comme à une bouée, et ça faisait un an que je me noyais, mais un an c'est long, elle l'a dit elle-même, et peut-être s'était-elle habituée au vide que j'avais laissé dans sa vie, peut-être même l'avait-elle comblé.

– Je n'ai jamais cessé de t'attendre.

En entendant cela, je me souviens avoir soupiré,

d'autres larmes sont venues glisser le long de ma joue, que j'ai essuyées d'un revers de la main, puis j'ai regardé mon téléphone au bout duquel il n'y avait personne, il n'y avait jamais eu personne (elle ne répondait jamais aux numéros inconnus) et le répondeur seul m'écoutait, et j'ai pensé que, demain peut-être, elle écouterait mon silence au bout du fil, et j'ai pensé que, demain peut-être, elle reconnaîtrait mon silence.

J'ai raccroché, j'ai pris mon sac et, à ce moment précis, j'ai compris toute l'étendue du mot « liberté », je n'ai pas jeté de regard en arrière, pas même pour le symbole (d'ailleurs, je me demande pourquoi, dans les films, les personnages se sentent toujours obligés de regarder par-dessus leur épaule), j'ai fixé l'horizon, y ai agrippé mon regard, comme pour ne pas tomber, et j'ai laissé derrière moi les murs sombres du centre.

Clara Berne

*Élève de terminale,
lycée Isaac de l'Étoile de Poitiers
Académie de Poitiers*

Lumière stellaire

J'ai regardé mes chaussures, puis un carreau de carrelage sur lequel il y avait une petite tache de sauce tomate, puis les chaussures de mon père, puis la chemise de mon père, sans aller jusqu'aux yeux, c'était plus simple de ne pas regarder ses yeux et j'ai dit :

– Je suis malheureuse.

Une décharge s'est échappée de mon cœur, je l'ai sentie vibrer dans mes nerfs, jusqu'au bout de mes doigts. J'ai braqué mon regard sur mes mains, que j'ai toujours trouvées trop grosses et trop pataudes, comme si j'étais née avec des pattes d'*Ursus arctos*. J'ai rassemblé mes dix doigts entre eux, ils tremblaient un peu, alors je les ai fait craquer, tous les dix. Pourtant ces dix petits bruits d'os n'ont pas suffi à couvrir l'assourdissement du silence.

Je me sentais comme Pippin quand il regarde dans le Palantir ; face à une entité démentielle qui pourrait m'engloutir. J'ai relevé un peu les yeux, avec difficulté tant l'air ambiant était lourd.

Il me regarde. La mousse de ses mains coule le long de ses poignets, et tache sa chemise, qui est remontée jusqu'à ses coudes.

– Je suis malheureuse, répété-je.

Ma gorge s'est nouée, je sens une main étrangère qui me la serre lentement. Un souffle s'échappe d'entre mes lèvres. J'ai peur qu'il ne réponde pas. Pourquoi est-ce qu'il ne répond pas ?

– Pourquoi tu ne réponds pas ? demandé-je.

Il n'a toujours rien dit, et des étoiles noires ont moucheté ma vue. Quel enfer. Je n'aurais rien dû dire. J'attrape le croûton de la baguette abandonnée sur la table et j'enfonce mon pouce dans la mie fraîche d'un mouvement compulsif. Mon cœur s'emballa avec douleur. On dirait une rose, mais dont il ne reste plus que les épines. Elles s'enfoncent à l'intérieur de moi, me déchirent, m'ôtent mes souvenirs. J'ai envie qu'il parle, qu'il parle et qu'il me mente. Je brise le morceau de pain en deux entre mes mains. J'aimerais que cela soit plutôt ma douleur qui se démantibule. Je ris nerveusement.

– Qu'est-ce qu'il se passe dans ta tête de *Felis catus* ? dit-il

Mes yeux me brûlent. Je pense vaguement que les pompiers devraient bientôt arriver, c'était une expression de mon frère, et les larmes s'échappent, se mêlent à ma peau. J'aime quand il m'appelle avec ce surnom, cela me conforte dans mon envie de vivre. Je lâche le bout de pain. Je ne trouve plus les mots. Ils sont coincés quelque part au fond de moi, pourtant, ils sont imprimés dans ma tête, je les ai répétés tant de fois en cachette, les joues humides de mes maux. Je hausse les épaules, j'enlève mes chaussures avec mes pieds.

– Je ne sais pas, murmuré-je.

Il a une petite moue. La moue des gens qui sont désolés, qui ne comprennent pas. Avec les commissures des lèvres qui descendent et le milieu de la bouche qui remonte. Cela lui donne un air de *Psychrolutes marcidus*. Je souris un peu.

– Je ne suis pas née sur la bonne planète, dis-je.

Il attrape le torchon de cuisine, celui avec les imprimés têtes de tardigrades, et s'essuie les mains. Je les trouve très belles, ses mains, j'aurais aimé avoir les mêmes que lui. J'aurais aimé avoir le même sang que lui. Sa main chaude prend la mienne, je sens son cœur pulser contre sa peau.

– L'autre était bien pire, ma chérie, chuchote-t-il.

Sa voix me semble à des années-lumière. Tandis que mes yeux survolent l'évier, le réfrigérateur, les placards, ils fouillent ce fouillis, s'arrêtent sur la baie vitrée. Il fait sombre, mais je devine la montagne Olympus Mons au loin, sa couleur orange comme une clémentine me rend triste.

Mes larmes se sont arrêtées de couler, plus de larmes dans le corps, plus de larmes dans la machine. Je les imagine comme des dagues givrées qui me transpercent les joues. J'imagine mes amis en train de s'amuser au cratère Korolev, couvert de glace. Et moi je suis là, plus de larmes dans le cœur.

– Christa ? me dit-il.

– Oui.

Je me lève, il est loin, très loin, il me dévore l'intérieur, le trou noir au fond de moi. D'un pas lent, je vais

à la fenêtre, le carrelage me gèle la plante des pieds, qui de toute façon a arrêté de pousser. Je colle mon front à la vitre, un nuage de buée se forme devant moi, je le chasse de mes doigts. Je plonge dans les étoiles, qui me brouillent les yeux. Au loin, une forme fantomatique bleue. Je la devine parfaitement, j'ai passé mes journées à la chercher dans ce vide infini. Lumière stellaire. Elle est là, immense, et si petite. Je pourrais la prendre dans mes bras, la serrer contre moi. La bercer comme le faisait ma mère avec moi, et lui murmurer quelques paroles. Comme je le ferais avec moi.

Sa main douce se pose sur mon épaule, il regarde.

– Elle est belle, hein ?

Il sourit.

Je l'imagine en train de courir dans ces grandes plaines bleues, bleues, bleues. Je hoche la tête et le regarde.

Ses fines lunettes sont de travers, comme d'habitude. Sa mèche de cheveux châtain est plaquée sur le côté, il a son habituel grand sourire, qui dévoile ses grandes et jolies dents. Il m'a dit que, sur l'autre planète, il était toujours dans un fauteuil, plongé la tête dans les trous noirs. Ses yeux brillent comme deux étoiles mourantes et sa voix un peu grésillante me dit :

– Mon message, ici et maintenant, c'est que les trous noirs ne sont pas aussi noirs qu'on les dépeint. Ce ne sont pas les prisons éternelles qu'on a décrites. Des choses peuvent sortir d'un trou noir, dans notre univers et peut-être dans d'autres. Donc, si tu sens que tu es dans un trou noir, ne perds pas espoir : il y a un moyen d'en sortir !

Le jour se lève, les plaines de Mars s'embrasent sous la langue brûlante des rayons du soleil.

Alice Audinet

Élève de 1^{re}, lycée

Anne-Marie Javouhey de Brest

Académie de Rennes

La soupe

J'ai regardé mes chaussures, puis un carreau de carrelage sur lequel il y avait une petite tache de sauce tomate, puis les chaussures de mon père, puis la chemise de mon père, sans aller jusqu'aux yeux, c'était plus simple de ne pas regarder ses yeux et j'ai dit :

– J'ai reçu mon bulletin.

– Et alors ? Tu as bien travaillé ? Les professeurs t'ont mis de bonnes appréciations ?

J'avais toujours peur que mon père s'attende à un changement, à quelque chose de nouveau et qu'il soit déçu. Chaque fois, c'était pareil et je n'arrivais pas à l'affronter dans les yeux de peur d'y voir de la déception. J'ai simplement répondu :

– Bof ! C'est comme d'habitude. J'ai la moyenne. Les professeurs disent que je suis un bon élève, mais qu'il faut que je participe plus en classe.

Mon père a hoché la tête silencieusement. J'ai laissé échapper :

– Papa, je crois que je suis bizarre.

Il m'a alors regardé, ébahi. Il ne faisait plus la vaisselle, il m'observait attentivement. Il m'a dit :

– Un adolescent de 15 ans qui déclare à son père qu'il est bizarre, c'est plutôt singulier, en effet. Cependant, tu m'as l'air tout à fait normal.

Ce n'était pas vraiment la réponse à laquelle je m'attendais. Il a continué à faire la vaisselle et m'a demandé :

– Pourquoi dis-tu que tu te trouves bizarre ?

Mais au moment où il avait terminé sa phrase, j'étais déjà parti très loin dans mes pensées. J'avais le regard fixé sur la tache de sauce tomate. Il y avait une fourmi qui tournait autour, sans pourtant y goûter. Peut-être n'avait-elle pas faim ? Je ne m'y connaissais pas bien en matière de fourmis, mais il me semblait que, dès qu'elles avaient une opportunité de rapporter quelque chose à la fourmilière, elles ne laissaient pas l'occasion passer. Or, celle-là semblait plus contourner la tache – comme un rond-point – que s'y intéresser. La voix de mon père m'a fait revenir à la réalité.

– Je peux savoir à quoi tu penses ?

J'ai bégayé et je baissais, sans arrêt, mon regard sur la tache rouge. Mon père s'en est aperçu et l'a essuyée. Il m'a demandé d'un air suspicieux :

– Pourquoi regardais-tu cette tache ?

Je lui ai expliqué simplement que je regardais la fourmi qui tournait autour. Mon père a continué ce qu'il faisait. J'ai soupiré doucement. En ce moment, tout n'allait pas très bien à la maison. Depuis un mois, mon père et ma mère se disputaient chaque soir. Ce matin, en me levant, c'était mon père qui m'avait préparé mon petit déjeuner – d'habitude, c'était ma mère – et je lui avais alors demandé la raison de cet acte inhabituel. Il m'avait expliqué :

– Ta mère est partie plus tôt au travail, aujourd'hui.

C'était compréhensible. Je savais que ma mère travaillait de plus en plus – sûrement pour oublier ses problèmes – et cela m'inquiétait. Mon père s'est retourné et m'a demandé :

– Il était sur quoi, ton contrôle en japonais ?

– Sur les cannibales, répondis-je.

Il m'a regardé, étonné.

– Les cannibales ? En japonais ? C'est original, ça.

J'ai regardé le torchon qui avait toujours la tache de sauce tomate. J'ai repensé à la fourmi, et, soudain, je me suis souvenu de cette revue scientifique dans laquelle on déclarait avoir trouvé une nouvelle espèce de fourmis.

– Tu sais, il existe une espèce de fourmis appelée Dracula et ces fourmis sont cannibales.

– Des fourmis cannibales, dis-tu ?

Mon père s'est lancé dans une sorte de réflexion intense et il répétait à voix basse le mot « cannibales », tout en fixant la marmite qu'il lavait. Je me suis dirigé vers ma chambre, abandonnant mon père à sa distraction et je me suis alors lancé dans une tempête d'idées, pour ma nouvelle. Je participais à un concours national. J'avais choisi le premier incipit proposé et je tentais de faire la suite de l'histoire. Pendant que je réfléchissais, je me suis mis à fixer le planisphère. J'avais une passion pour Israël et je voulais faire l'histoire d'un sociopathe qui s'était enfui d'Égypte pour trouver un refuge au cœur de Jérusalem. J'allais décrire sa nouvelle vie là-bas et j'allais tourner l'intrigue autour de la raison de sa fuite. Je réfléchissais toujours pour trouver la suite, mais ma pensée s'est arrêtée sur l'Égypte, je me suis mis à visualiser la pyramide de Khéops et à imaginer une histoire d'aventuriers sur les traces de Toutânkhamon. Il m'arrivait souvent de dériver d'un sujet à un autre et je n'arrivais jamais à aller droit au but sans être passé par les mille et une facettes de la question. J'ai ce qu'on appelle “des pensées en arborescence”. Quand je m'ennuie, je peux aller très loin. C'est ce constat qu'avait fait ma grand-mère. Une simple pensée pouvait me conduire jusqu'à une question politique d'actualité. Par exemple, en regardant un morceau de bœuf haché, mon esprit m'emmenait

à l'abattoir, je visualisais les hectares recouverts de vaches, dont le pet était composé de méthane ; le méthane, dont la formule chimique est CH₄. Il m'arrivait de décomposer la molécule et de citer toutes les molécules que je connaissais et qui étaient composées des mêmes éléments que le méthane. Sinon ces hectares de vaches pouvaient aussi me mener jusqu'à la gestation d'un veau. Je dérivais alors sur la gestation humaine avec l'avortement et les questions éthiques. Souvent, j'étais amené à me demander : que fait l'État ? Grâce à mes pensées affluentes, j'avais même découvert des subtilités dans l'orthographe des mots. Par exemple, le mot « croix ». On peut y repérer une sorte de jeu de mots dans l'orthographe. Pour cela il faut d'abord visualiser ce que représente le mot. Ensuite, il suffit de regarder la dernière lettre. Un « X », qui est lui-même une lettre en croix. Ou encore, plus facile, le mot « hache ». La première lettre de ce mot contient à elle seule le mot tout en entier : « hache » et « H ». C'est peut-être pour cette raison que j'aime autant les dissertations... Le seul problème, c'est que je fais souvent des hors sujet... Et voilà, je m'égarer encore avec ce flux de pensées constant. Il paraît que c'est ce qu'ont les génies et les surdoués, mais je ne pense pas en faire partie. Après tout, avoir un 13 en japonais, pour un surdoué, ce n'est pas génial, pourrait-on se dire. Cependant, on m'a dit une fois que les génies comme Einstein étaient souvent en échec scolaire. Or, j'ai la moyenne. De toute façon, je n'aurais pas l'orgueil de me définir comme un génie mais ce qui est sûr, c'est que, tout comme eux, je me sens souvent incompris. Tandis que je réfléchissais, j'ai soudain entendu mon père m'appeler. Le dîner était prêt. J'ai regardé par ma fenêtre. Le soleil était déjà couché et je n'avais pas avancé dans mon projet. J'ai soupiré et me suis dirigé vers la salle à manger, oubliant d'enfiler mes chaussons. Je me suis installé à

la table et mon père a apporté une marmite remplie de soupe. Le fumet qui en émanait était agréable à humer.

– Ça sent bon ! Elle est à quoi ta soupe, papa ? ai-je demandé.

Il m'a fait un clin d'œil et m'a répondu :

– À toi de deviner !

Il m'a servi deux louches et s'est servi. Je l'ai goûtée. Il y avait des carottes, des oignons, des morceaux de viande, ou plutôt de volaille. La chair était assez tendre. J'ai demandé à mon père :

– C'est du poulet ?

Il m'a souri, j'étais content d'avoir trouvé. J'ai mangé avec appétit, car j'avais sauté le repas de midi. J'ai dégusté la soupe avec plaisir. J'ai senti quelque chose de dur craquer sous ma dent mais je n'y fis pas attention. D'habitude, je n'aimais pas les soupes mais, aujourd'hui, j'avais faim.

– Maman rentrera tard. Je vais lui laisser une assiette de côté, ai-je dit.

Mon père a hoché la tête. Du repas, il y avait à peine touché. Après avoir fini mon assiette, j'ai débarrassé la table. La vaisselle que mon père avait nettoyée séchait toujours : des assiettes, des verres, un couteau, des fourchettes et des cuillères. J'ai déposé la marmite sur la cuisinière et, en la regardant, cela m'a rappelé que la dernière fois que j'avais mangé une soupe comme ça remontait aux obsèques de mon grand-père. Je me suis dirigé vers ma chambre jusqu'au moment où j'ai senti quelque chose de froid et d'humide sous mon pied droit. Je me suis penché pour voir ce dont il s'agissait et j'ai vu une petite tache de sauce tomate. Il y en avait une autre un peu plus loin qui menait à la chambre de mes parents. Mon père mangeait donc en cachette. Je suis allé dans la chambre parentale. J'ai regardé autour de moi. Les affaires de ma mère étaient en désordre, comme si on avait préparé un départ précipité. Je me

suis avancé. La couverture traînait au sol et il semblait y avoir quelque chose en dessous. Mon père m'a crié depuis la salle à manger :

– Au fait ! Ta mère ne rentrera pas ce soir. J'espère qu'elle a apprécié sa journée, c'était son dernier jour de travail, elle a pris un congé. Elle est partie en voyage...

Puis il rajouta :

– Elle était bonne, la soupe de maman ?

Ketsia Loïal

Élève de 1^{re}, lycée

Jean-Pierre Vernant de Sèvres

Académie de Versailles

Coup de fil

... alors j'ai sorti mon téléphone de ma poche et j'ai enfin osé composer le numéro que je connaissais par cœur, depuis un an exactement.

Je n'ai pas immédiatement appuyé sur la touche verte, celle au centre de laquelle figure un téléphone que l'on décroche. Mon pouce était suspendu dans le vide, indécis, mouillé d'une fine couche de sueur, comme retenu par un fil invisible, celui des Parques, peut-être. Devant moi, les vagues de la mer Méditerranée, cette mer qui a été pour moi à la fois mère et ennemie pendant de longs mois où j'ai été balancé comme une coquille de noix avec d'autres compagnons d'infortune, certains syriens, d'autres iraniens, ou bien afghans, comme moi. Ces vagues que j'ai vues se transformer en ondes destructrices, lames vengeresses, prêtes à tout pour un morceau de chair, ces vagues donc, brodées d'écume mousseuse, qui venaient lécher le bout de mes baskets défoncées posées sur le sable.

L'écran de mon téléphone est devenu noir. Il était glacé. Comme moi. Alors je l'ai laissé tomber sur le sable ocre et j'ai enfoncé la capuche de mon sweat-shirt orange délavé sur mon crâne rasé. Mon regard a parcouru l'horizon violacé, de la même couleur que

mes lèvres gercées, et je me suis mis à retracer le fil de ma vie, une vie qui a été mon quotidien pendant seize ans, une vie que je ne connaissais plus, une vie que je voulais oublier, mais qui s'obstinait à ressurgir par vagues de souvenirs. Et je savais au fond de moi que, si je voulais m'intégrer dans ce pays qui m'accueillait, la France (la France !), et poser les premiers jalons d'une nouvelle existence, je devais passer ce coup de fil. Je pourrais peut-être alors laisser des empreintes ineffaçables sur cette plage, sur toutes les plages du monde. Et prendre mon envol.

Je ne saurais dire comment tout cela a commencé. Mais c'était il y a un an, ça, je ne peux pas l'oublier.

Je vivais entre quatre murs de béton brut, que l'air glacial des nuits sans étoiles arrivait tout de même à traverser, un réchaud, un tapis pour la prière, et cinq frères et un père. J'étais particulièrement proche de l'aîné, Ramzi. Ayant seulement deux ans d'écart, nous avons partagé les mêmes plats jusqu'à l'âge de 7 ans, été grondés pour les mêmes bêtises, aimé la même fille (notre voisine, une petite maigrichonne aux grands yeux noirs, qui allait tout le temps se plaindre à ses parents en disant que nous l'espionnions, ce qui était vrai, bien sûr). Il était un modèle, une épaule réconfortante sur laquelle s'appuyer, un gros bras qu'il ne fallait pas fâcher, mais qui savait se faire tendre. Moi qui n'osais pas regarder les gens dans les yeux ou simplement ouvrir la bouche en public, j'avais la présence protectrice de mon frère toujours à mes côtés. Et qu'est-ce qu'on rigolait ! Il me disait que j'étais un pince-sans-rire, le genre de mec qui est silencieux mais qui te sort une blague tout en finesse d'un coup et tu peux pas t'empêcher de rire. On nous appelait Big et 'lil Bros.

Et puis d'un coup, sans prévenir, comme un météore jeté à pleine vitesse depuis le ciel, toute cette routine qu'on avait a volée en éclats.

Comme chaque matin, je suis parti, savates aux pieds, ventre vide, à l'école coranique, mon tout nouveau sweat-shirt orange fluo sur le dos.

Et puis le météore a rencontré la croûte dure de la Terre. Explosion de particules.

Nuages de fumées denses.

Décor enflammé.

Choc.

J'étais pas prêt à ressentir les ondes sismiques se répercuter avec une telle violence dans chaque cellule de mon corps.

Au beau milieu de l'hymne national à peine entamé sous la chaleur déjà cuisante du petit matin, les talibans ont débarqué.

BOUM !

Collision.

Mon monde qui s'embrase.

Et part en miettes.

Le son d'un voile qui se déchire.

On a d'abord entendu les balles crépiter et puis on les a vues qui perçaient les murs, des trous pas plus gros que ceux d'une souris. J'ai commencé à comprendre ce qu'il se passait lorsque j'ai vu les corps de mes amis se tordre comme des marionnettes désarticulées et tomber, la tête la première dans la poussière. Tout autour de moi on hurlait, des hurlements de bêtes qu'on égorge, auxquelles on déchire la peau, les talibans faisant leur entrée, on m'a empoigné le bras et on m'a traîné. C'est comme si j'avais reçu un électrochoc. D'un coup, je me suis réveillé. J'ai mordu les doigts de mon ravisseur, j'avais eu le temps d'apercevoir sa kalachnikov dans une main, et celui-ci, sous le coup de la surprise, m'a lâché. J'ai rampé quelques mètres avant de ressentir une douleur fulgurante me traverser la jambe. Ce salaud m'avait tiré dessus.

J'ai entendu ces mots avant de m'évanouir :

– Encore une tentative et je t'éclate ta tronche d'impur !

La dernière vision de ma vie d'avant, ce sont les murs de mon école croulant sous les bombes, et les gens qui essayaient de s'enfuir des flammes et des balles.

Le ciel était bleu. Ça aurait pu être une belle journée. Mais les flammes le teintaient peu à peu d'un voile rouge.

Les premiers instants d'après n'ont été qu'armes et terreur. En rangs serrés, les talibans nous ont mis une kalachnikov dans les bras et nous ont initiés aux armes. Je ne distinguais que leurs petits yeux porcins, sans cils, sous leur long turban noir. L'arme était lourde, froide, étrangère à mes mains de jeune homme, qui n'avaient caressé au cours de leur brève vie que les voiles des belles Afghanes. Je n'ai défié personne les premiers jours, mais j'entendais mon sang palpiter et bouillir en moi.

Une nuit, je n'y ai plus tenu : avec un jeune taliban avec qui j'avais noué quelques liens d'amitié, j'ai assommé notre garde, qui s'était assoupi, et nous nous sommes enfuis. Nous nous sommes réfugiés chez sa cousine, le temps que je contacte mon père. Mais les combattants nous ont vite retrouvés, et ont mis le feu à la maison. Mon ami et sa cousine ont péri dans les flammes, alors que, moi, j'ai réussi à m'enfuir une nouvelle fois.

Ma famille avait, en banlieue de la ville, une sorte de petite maison faite de terre et de pierre, percée d'une unique fenêtre, qui côtoyait les bidonvilles. C'était notre repaire, pour nous mettre à l'abri lors de raids aériens ou d'attaques ciblées, un lieu que personne ne connaissait, une bulle dans ce cauchemar qui n'en finissait pas. C'est donc là que je suis allé me

caler en attendant l'arrivée de mon père, vu que les talibans ratissaient les alentours à ma recherche.

Toc toc-toc. Toc. Toc-toc.

Au signal, je me suis levé d'un bond et me suis précipité pour ouvrir à mon père – ce ne pouvait être que lui.

– Mon fils !

Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, mêlant nos larmes. Mais, bien vite, je me suis détaché de cette étreinte, la seule peut-être que j'aie jamais eue avec lui.

Il m'a alors regardé de ses vieux yeux sages, veloutés de longs cils, presque féminins, et a pris ma tête entre ses mains.

– Ehsan. Tu ne peux pas rester ici. J'ai avec moi les papiers et l'argent que je gardais en cas d'une éventualité comme celle-ci. Ils te permettront de trouver un passeur à Kaboul. Tu dois partir maintenant. Ou bien ils te tueront.

J'ai hoché la tête. Bien sûr que je ne pouvais pas rester. C'était la mort ou la vie. Le rouge ou le blanc. J'étais en eaux troubles. Je voulais crever la surface et juste avaler une grande goulée d'air. J'ai choisi la vie, donc. Inch'Allah.

La suite s'est très vite passée, mon père a replié dans ma main une liasse de billets et nous nous sommes embrassés une dernière fois, j'ai senti son souffle chaud de bétail traqué sur ma joue. Alors il m'a tourné le dos et s'est avancé dans la ruelle sombre à petits pas rapides, ses omoplates saillant sous un tee-shirt trempé de sueur. Mes mains moites formaient deux poings, pour empêcher mes doigts de trembler. Une tendresse soudaine m'a envahi pour ce père pour lequel j'avais toujours eu un respect surdimensionné, pour son courage et sa bonté. Hélas, ce devait être la dernière image que j'emportai de lui. J'ai entendu

deux coups tirés d'on ne sait où, et il s'est écroulé. Des hurlements retentirent dans la nuit. Les loups étaient là. Ils venaient chercher l'agneau qui les avait dupés.

Mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai plongé les pieds en avant à travers la fenêtre. Derrière moi, on avait entendu le bruit du verre cassé. J'y ai jeté un coup d'œil : trois combattants étaient à ma poursuite. J'ai couru à perdre haleine, manquant de tomber à chaque pas, de terreur, de douleur, lancinante à la cuisse, de froid. Des taches blanches dansaient devant mes yeux. Je zigzaguais entre les balles, je les entendais siffler à mon oreille, une me déchira le lobe, je pissais le sang.

Je suis arrivé sain et sauf à Kaboul trois jours plus tard. J'y ai trouvé un passeur, qui a pris tout mon argent. Je n'avais qu'une hâte : partir d'ici. Quitter ce pays qui n'avait pas su m'aimer.

Enfin, après deux longs mois d'attente, où j'ai occupé mes journées à zoner pour trouver de quoi manger, nous avons embarqué.

Ma première fois face à la mer. Étendue infinie d'eau – je n'en avais jamais vu autant de ma vie, mouvante et instable, recelant des secrets enfouis attendant d'être découverts. J'étais nu face à cette immensité. Soudain, j'ai senti mes boyaux se tordre : combien cette mer, si paisible alors, avait-elle mangé d'hommes partant pour l'inconnu ? J'ai voulu reculer, non, je ne pouvais pas, dans les deux cas, rester ou partir, je mourrais, et, si nous faisions naufrage, je ne savais pas nager, moi ! Mais quelqu'un m'a violemment poussé dans le dos et je suis monté, vacillant, dans la chaloupe. Mes pieds étaient déjà noyés dans trois centimètres d'eau. Je me suis agrippé au rebord, la tête me tournait, je n'avais pas mangé depuis quarante-huit heures. Et j'ai laissé mes larmes couler, encore, que dirait Ramzi s'il me voyait ? « Trois fois que tu pleures en deux jours, mon vieux, ça va pas. »

En face de moi était assise une mère, allaitant dans son voile un nourrisson. Leur vue me calma instantanément. Et j'ai pensé à ma mère. Elle aussi avait dû m'allaiter comme ça. Mais je ne m'en souvenais pas. Elle était partie trop tôt.

J'ai vécu la traversée dans un d'état second. Nous étions serrés les uns contre les autres, comme des vaches parquées dans un camion. La puanteur était insoutenable, je pouvais à peine respirer, et je mangeais peu, n'ayant pas la force de faire quoi que ce soit. Nous avons été chanceux ; nous n'avons essuyé qu'une tempête. J'avais pris conscience du danger que pouvait représenter ce drap azur lorsqu'il se froissait. Nous avons failli chavirer trois fois. Des poissons sont même venus s'échouer dans notre bateau. Ils ont été notre repas du soir.

Je ne sais où nous avons débarqué alors.

Pendant un an, je me suis laissé guider à travers onze pays et mes pieds connurent de grands moments de solitude. Une corne dure s'était formée, remplaçant la chair rose d'enfant que j'avais toujours eue. Car je n'étais plus un enfant.

Onze frontières, onze tentatives de passage, onze tentatives plus ou moins réussies. Apprendre à survivre, un couteau dans la poche, aux aguets. J'étais devenu un loup, moi aussi. Se battant pour un morceau de poulet, les yeux mobiles, attentifs, la nuit d'un passage, à chaque craquement de brindilles, qui pouvait annoncer l'arrivée de la douane. J'ai déchiré mes mains sur des grillages rouillés, cassé ma cheville en sautant d'un pont à un autre, hurlé dans le silence des couchers de soleil que je n'abandonnerais jamais, même s'il fallait pour cela que je me tue à essayer.

J'ai débarqué par une fraîche nuit d'été à la gare du Nord, à Paris, les poches remplies en tout et pour tout de deux euros et d'un chewing-gum. Je me suis

ramassé dans un coin, comme un chien errant, la tête dans les chiottes à vomir une bile verdâtre, jusqu'à ce qu'au matin, des mains m'agrippent le sweat-shirt maintenant couleur pipi de chat, et des voix d'hommes m'incitent à me lever. Je compris plus tard que j'avais eu la chance de tomber sur des membres d'une association qui venait en aide aux migrants. Aux hommes comme moi.

Ça faisait maintenant un an que j'étais en France, dont deux mois à Marseille. Un an que j'y ai pensé, chaque jour, chaque heure. Chaque putain de minute qui s'écoulait, comme l'eau que je laissais filtrer en ce moment même.

Il fallait que je l'appelle. Mon frère. Mon sang. Des gars de l'assoc', à qui j'ai donné son adresse, ont retrouvé son numéro de téléphone. Que sont devenus mes autres frères ? Mes cousins ? Et mon père, qu'en ont-ils fait ? J'avais besoin de savoir. Même si je craignais les reproches d'un frère abandonné, d'apprendre qu'une tuerie avait décimé ma famille, peur d'être retrouvé, aussi. Mais je ne pouvais plus repousser l'échéance. Ou bien je n'arriverais jamais à faire une croix sur mon passé et recommencer ma vie.

À l'horizon le soleil déclinait. Ça faisait de jolies teintes vermillon et rosâtres. Les nuages s'effilo-chaient dans le vent, m'apportant cette odeur iodée que je n'avais pas su oublier à Paris. Je voudrais ne respirer que cet air-là, et plus jamais celles que j'ai senties durant cette année de malheur. Que suis-je devenu ? 'lil Bros est devenu grand. Et qu'est-ce que ça fait mal.

J'ai ramassé mon portable et l'ai allumé. Les battements de mon cœur se sont accélérés. Composer ce numéro que je connaissais par cœur depuis un an. Un an que je n'avais pas osé. Toujours repousser à « après ». Mais c'était le moment.

La sonnerie a retenti dans mon oreille, résonné contre mon tympan, éclaté dans mon cerveau. Et j'ai alors revu les paysages de mon enfance, les montagnes bleues, le marché caquetant, les tapis chamarrés, et j'ai revu des visages aimants, ceux rieurs de mes frères, celui inquiet de mon père. Dans le sable, j'ai dessiné des formes bizarres. J'ai attendu. Rien. La réalité m'a frappé plus fort que l'aurait fait une gifle.

– Je ne saurai jamais, je ne saurai jamais !

J'ai crié aux mouettes aux yeux jaunes qui survolaient la plage tels des charognards :

– Allez tous vous faire foutre !

Mais j'ai réessayé. Une deuxième, troisième... dixième fois. La ligne était coupée.

J'ai pris du sable à deux mains et l'ai jeté dans la mer. J'ai hurlé à mort. Je suis devenu fou. Je ne saurais jamais ce qui était arrivé à ma famille. Si mon père a été enterré comme il se doit. Si mes frères sont partis eux aussi d'Afghanistan. Si mon frère est toujours vivant, s'il n'a pas été enrôlé par les talibans.

J'ai marché le long de l'eau. Longtemps. Mes empreintes étaient éphémères. La mer les a effacées d'un coup de langue rapide.

Épuisé, je me suis couché dans la râpeuse étreinte du sable. Plus que 3 % de batterie. L'Afghanistan m'a semblé tellement lointain, alors. Mais rien à foutre. Onzième fois. Ça répondait pas.

Et la douzième fois ?

Elle a retenti. La sonnerie. J'ai mis dix secondes à répondre.

Comptez dix secondes dans votre tête. C'est très long. Une vie pour renaître, comme pour mourir.

Je tremblais comme une feuille.

– Allô ?

– RAMZI !

– Ehsan ?!

– Oui, c'est moi ! C'est... c'est 'lil Bros !

Nous avons crié des paroles dans notre langue maternelle de longues minutes durant. Je pressais si fort le portable contre mon oreille, pour discerner toutes les nuances de sa voix qu'au final, je n'entendais plus rien, qu'un simple murmure lointain.

J'ai enfin réussi à placer une phrase :

– Qu'ont-ils fait de mes frères ?

– Ils... mass... tomb...

Des halètements.

– Ramzi ? Qu'ont-ils fait à nos frères ?

– Acrés... sec... Ehsan... san !

Des sifflements semblables à ceux du vent dans le désert.

– Ramzi, tu m'entends ?! Qu'est-ce qu'il se passe, putain !

– NOON ! EH-SAN !

Des crépitements... encore... la ligne qui grésille... la ligne qui coupe.

Une larme de rage coule sur ma joue froide.

J'essaye de rappeler, je pianote frénétiquement sur le clavier quand résonnent dans ma tête ces crépitements secs, pareils à une volée de balles.

Marie Lucca

Élève de 2^{de}, lycée EIPACA de Manosque

INTERACADÉMIE 1

(Aix-Marseille, Dijon, Montpellier,

Lyon, Nice, Toulouse)

TABLE

Préface

de Valérie Zenatti p. 11

Les sujets

Incipit de Valérie Zenatti p. 13

Les lauréats nationaux p. 19

PREMIER PRIX

À la folie

Par Coline Journet p. 21

Élève de 2^{de}, collège Sainte-Marie de Fort-de-France

Académie de Martinique

DEUXIÈME PRIX

La dernière coulée

Par Lola Lassablière Aklil p. 27

Élève de 4^e, collège Saint-Ambroise de Paris

Académie de Paris

TROISIÈME PRIX

6 225 kilomètres

Par Anna Marcellin p. 33

Élève de 5^e, collège Raymond Guélen de

Pont-en-Royans

Académie de Grenoble

Les lauréats accadémiques p. 39

Un appel et tout bascule

Par Leïla Dalès p. 41

Élève de 4^e, collège Vauban de Blaye

Académie de Bordeaux

Décidez-vous !

Par Elliott Detivaud-Berthe p. 49

Élève de 4^e, CNED de Mont-Saint-Aignan

Académie de Caen

Juste une vieille connaissance

Par Fiona Pissocher p. 55

Élève de 4^e, collège Onslow de Lezoux

Académie de Clermont-Ferrand

Envie de ciel bleu

Par Beltane Guigo p. 63

Élève de terminale PRO, lycée horticole de Lomme

Académie de Lille

Sur le quai

Par Jeanne Lauzevis p. 71

Élève de 1^{re}, lycée Aristide Briand de Saint-Nazaire

Académie de Nantes

À un fil

Par Clara Berne p. 77

Élève de terminale, lycée Isaac de l'Étoile de Poitiers

Académie de Poitiers

Lumière stellaire

Par Alice Audinet p. 83

Élève de 1^{re}, lycée Anne-Marie Javouhey de Brest

Académie de Rennes

La soupe

Par Ketsia Loïal p. 89

Élève de 1^{re}, lycée Jean-Pierre Vernant de Sèvres

Académie de Versailles

Coup de fil

Par Marie Lucca p. 95

Élève de 2^{de}, lycée EIPACA de Manosque

INTERACADÉMIE 1 (Aix-Marseille, Dijon,
Montpellier, Lyon, Nice, Toulouse)

Remerciements

Monsieur Jean-Michel BLANQUER
*Ministre de l'Éducation nationale
et de la Jeunesse*

Monsieur Roland BERTHILIER
Président du groupe MGEN

Le cabinet et les services du ministère de l'Éducation nationale
et de la Jeunesse

Le rectorat de l'académie de Rennes : Monsieur Emmanuel
ETHIS (recteur académique) et Madame Guylène MOTAIS-
LOUVEL (*déléguée académique à l'éducation artistique
et à l'action culturelle*)

Les éditions Gallimard Jeunesse

Les membres du jury national

Tous les enseignants et documentalistes
qui ont soutenu ce concours

Dans les rectorats d'académies partenaires,
un merci particulier à :

Mme Nelly TURONNET (Bordeaux), M. Bruno GALLICE
(Grenoble), Mme Géraldine SERBOURDIN (Lille),
Mme Béatrice CLERGEAU (Nantes), Mme Claire SIMON
(Poitiers), Mme Sonia BERNARD-TOSSER (Rennes)
ainsi qu'à tous les participants aux jurys académiques

Les jurés interacadémiques :

Régine BEBER-BOBÉE, Alia DARWICHE,
Laurence L'HOTELLIER, Cécile DUPUY, Perrine CREACH,
Marie ROULEAUX, Caroline COUDRE, Jonathan PICHOT,
Armelle LERBOUR, Danielle REIG LELIGNY, Renée LEROUX,
Martine DERLIN, Monique LE MOIGN,
Jean-Pierre GARNIER, Dominique BAGOT, Michel POMERANTZ,
Maryvonne NOVELLEN, Martine CLERGEAU,
Maëlla JACQUINET, Amandine CARPENTIER,
Pauline GUÉMAS, Marine DE CHIVRE, Oanez HELLARY,
Eliza BEAUDOUIN, Claire GRELLIER

Contact

Étonnants Voyageurs

Concours de nouvelles
24, avenue des Français-Libres
35 000 Rennes

Pour toute information
sur le concours de nouvelles, écrivez-nous :
concours.nouvelles@etonnants-voyageurs.com

Pour tout savoir sur le festival Étonnants Voyageurs :
www.etonnants-voyageurs.com

Cet ouvrage a été coordonné par les membres de l'équipe
Étonnants Voyageurs : Marion Hervé, Juliette Thomas
et Lucie Milledrogues.

Il a été mis en page par Erwan Le Moigne.

La relecture et la correction ont été confiées
à Anne-Soazig Brochoire.

L'impression a été réalisée par Média Graphic à Rennes,
en novembre 2019.

Visuel de couverture : Henri Rousseau. *Surpris !*
Ou jungle dans la forêt tropicale, 1891 © The National Gallery,
London. Bought with the aid of a substantial donation
from the Hon. Walter H. Annenberg, 1972.

CONCOURS DE NOUVELLES 2019

SAINT-MALO **Étonnants**
Voyageurs
FESTIVAL INTERNATIONAL DU LIVRE & DU FILM

Prendre son élan

« Prendre son élan, c'est un moment où l'on rassemble ses forces, on retient son souffle et, déjà dans cet instant, quelque chose du futur est contenu, et il ne demande qu'à se déployer. »

Reconnue à la fois pour ses livres jeunesse et ses romans pour adultes, Valérie Zenatti nous a fait l'honneur d'être la marraine du concours de nouvelles organisé par le festival Saint-Malo Étonnants Voyageurs 2019. Elle a proposé aux jeunes de prendre leur élan, à la suite de deux débuts de nouvelle originaux.

Découvrez dans ce recueil les 12 nouvelles sélectionnées dans le cadre du concours. Ces textes, écrits par de jeunes collégiens et lycéens, ont chacun reçu le premier prix de leur académie. Trois d'entre eux se sont distingués à l'échelle nationale.

Destiné aux 11-18 ans, ce concours individuel d'écriture de nouvelles est organisé pour la 28^e année consécutive, grâce au soutien de la MGEN et aux dons de livres de Gallimard Jeunesse, et bénéficie de l'agrément du ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse.

Ce recueil vous est offert par le groupe MGEN.

